
U d'/of OTTAWA
39003003935854

Maurice MASSON

Alfred de Vigny

(Académie française. — Prix d'éloquence)

1906

Essai accompagné d'une note bibliographique
et de lettres inédites.

Deuxième édition

BLOUD & Cie

Maurice MASSON

Alfred de Vigny

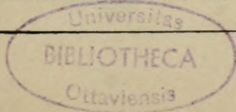
ACADÉMIE FRANÇAISE. — PRIX D'ÉLOQUENCE

1906

ESSAI ACCOMPAGNÉ D'UNE NOTE BIBLIOGRAPHIQUE
ET DE LETTRES INÉDITES



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, RUE MADAME, 4
1908



DU MÊME AUTEUR

Fénelon et Mme Guyon. — *Documents nouveaux et inedits*, Paris, Hachette, 1907, 1 vol. in-16. Prix. 3 fr. 50

MÊME SÉRIE

Victor Giraud. — **Ferdinand Brunetière,** notes et souvenirs avec des fragments inédits et un portrait, 3e édition, 1 vol. Prix................................. 1 fr.

AVANT-PROPOS

Cette très courte étude est le « discours sur Alfred de Vigny » que l'Académie française a bien voulu couronner l'an dernier dans le concours dit d'*éloquence*. J'y ai fait quelques retouches et ajouté quelques notes.

Est-il besoin de remarquer qu'elle ne prétend point être complète ? Même après l'élégante analyse de M. Maurice Paléologue (1) et le recueil de documents de M. Léon Séché (2), il resterait à écrire un livre sur Alfred de Vigny. On ne le trouvera point ici. Il faudrait étudier les origines de son art, qui a connu autant qu'un autre à ses débuts la tyrannie du passé littéraire (3), l'influence de la poésie anglaise sur sa pensée et son imagination (4), sa place ou plutôt son isolement dans

(1) *Alfred de Vigny*, Paris, 1891, Hachette (Les grands écrivains français), 1 vol. in-18.

(2) *Alfred de Vigny et son temps*, Documents nouveaux et inédits, Paris, s. d. [1902] Juven, 1 vol. in-8.

(3) Dans un article qui paraîtra prochainement à la *Revue d'histoire littéraire de la France*, j'ai essayé de marquer la dette de Vigny à l'égard de Chénier.

(4) Sur quelques points, les plus importants, cette étude vient d'être faite : pour Thomas Moore (les rapports entre *Eloa* et les *Amours des anges*), par M. Fernand Baldensperger, *Thomas Moore and Alfred de Vigny, The modern language*

l'histoire du romantisme français, la « jeune postérité attentive à son œuvre (1) », et qui la continue. Il faudrait écrire aussi l'histoire de ses amitiés, qui ont apporté à cette âme si vraiment bonne, si naïvement affectueuse et confiante, avec quelques dures déceptions, les seules douceurs peut-être de sa vie. De presque tous ces chapitres, M. Ernest Dupuy nous a donné déjà mieux que des esquisses très distinguées (2). C'est à lui d'écrire ce livre.

Les pages qui suivent ne veulent être qu'un essai d'explication intérieure. Cette explication paraîtra peut-être artificielle ou purement verbale ; et, si « toutes les synthèses sont de magnifiques sottes (3) », celle-ci n'aura même pas l'excuse de la « magnificence ». Mais elle est moins une « explication » qu'une « exposition ». Il y a dans la vie et l'œuvre de Vigny comme un va-et-vient douloureux de sentiments, d'idées et de goûts. J'ai voulu en suivre la trace. D'ailleurs,

Review, July, 1906 ; pour Byron, par M. Edmond Estève, *Byron et le romantisme français*, Paris, 1907, Hachette, 1 vol. gr. in-8, livre III, chap. xx, p. 360-406.

(1) L'Esprit pur, *Poésies*, p. 267.

(2) Cf. les études qu'il a publiées dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (1903 et 1904), dans la *Revue de Paris* (juin et juillet 1905) et qu'il a réunies dans son livre sur *La Jeunesse des Romantiques : Victor Hugo, Alfred de Vigny*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905, 1 vol. in-18.

(3) *Journal d'un poète*, p. 89.

comme il l'a dit lui-même, « tout involontaire qu'est l'inspiration du poète, cependant elle l'entraîne souvent à son insu, et sans qu'il puisse ~~sans~~ d'en rendre compte, dans une succession d'idées qui forment un entier système, une ordonnance parfaite, sans laquelle il ne serait pas (1). » Cette « involontaire et parfaite ordonnance », j'ai tenté ici de la retrouver.

« C'est un grand malheur, pensait-il un jour, que de porter avec soi dans l'avenir son maladroit critique comme un ballon sa nacelle (2). » Le « maladroit critique » s'est effacé de son mieux. On n'entendra guère que le poète dans ce « Discours ». Ainsi cet hommage à son œuvre ne risquera pas d'être une de ces « préfaces », dont il a demandé à n'être point « souillé » (3).

Fribourg, 16 juin 1907.

MAURICE MASSON.

(1) Le More de Venise, Lettre à Lord *** du 1er novembre 1829, *Théâtre*, II, p. 77.

(2) *Journal d'un poète*, p. 74.

(3) Codicile de mon testament, *Id.*, p. 280.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE (1)

La plus récente édition d'Alfred de Vigny, à laquelle je renvoie dans les notes de cette étude est la suivante : *Œuvres complètes d'Alfred de Vigny*, édition définitive, Paris, s. d. [1904-1906], Librairie Ch. Delagrave, 8 vol. in-18.

Poesies, 1 vol.
Cinq-Mars, 2 vol.
Servitude et grandeur militaires, 1 vol.
Théâtre : I. Chatterton. — La maréchale d'Ancre, 1 vol.
II. Quitte pour la peur. — Shylock. — Le More de Venise, 1 vol.
Stello. — De Mlle Sedaine et de la propriété littéraire, 1 vol.
Journal d'un poète. — Discours de réception à l'Académie française, 1 vol.

Cette édition n'a de « définitive » que son insuffisance. Elle ne marque aucun progrès sur les éditions antérieures. Les héritiers littéraires d'Alfred de Vigny continuent, par un pieux scrupule, à respecter trop exactement la lettre d'un codicile (2) et à présenter leur poète au public dans une édition incomplète et défectueuse. Nous savons par Louis Ratisbonne lui-même que Vigny avait laissé en portefeuille les canevas ou ébauches d'un grand roman : *Les Français en Egypte* et d'une comédie en vers sur Regnard (3). Peut-être perdons-nous peu en ne les connaissant point. Mais il ne reste plus aujourd'hui, semble-t-il,

(1) La notice bibliographique de M. Henri de CURZON (*Le Bibliographe moderne*, mars-avril 1897, t. I, p. 90-7) ne porte que sur les ouvrages relatifs à Alfred de Vigny.

(2) Codicile de mon testament, à la suite du *Journal d'un poete*, p. 279-280.

(3) *Journal d'un poète*, p. 21.

aucune « convenance » d'aucun « ordre » pour arrêter aux environs de 1845 les notes et fragments intimes qui ont été publiés sous le titre : *Journal d'un poète* (1).

Non seulement l'édition Delagrave n'apporte aucun « inédit », aucun classement chronologique et critique ; elle ne réunit même pas tout ce qui a été publié avant elle. En attendant la publication, lointaine sans doute, d'une édition intégrale et vraiment « définitive », il faut ajouter aux *Œuvres complètes* les textes suivants, dont je ne prétends donner ici qu'une liste provisoire.

I. — Correspondance.

Alfred de Vigny. *Correspondance* recueillie et publiée par Emma Sakellaridès, Paris s. d. [1906], Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.

Ce recueil est lui-même incomplet dans l'état actuel des publications. Il faut y joindre :

Lettre à Sainte-Beuve (1839) [à propos de l'*Hermès* de Chénier], fragment cité par Sainte-Beuve lui-même, *Notes et Pensées, Causeries du Lundi,* Paris, Garnier, 1868, t. XI, p. 479-480.

Lettre à Sainte-Beuve, s. d., où Vigny lui signalait dans une élégie de Chénier, une imitation de l'*Eunuque* de Térence, indiquée par Becq de Fouquières, *Poésies de André Chénier,* édition de 1872, Paris, Charpentier, in-12, p. 236, n.

Lettres à Eusèbe Castaigne [5 ; seules les lettres des 23 janvier et 27 avril 1849 et du 28 décembre 1852 ont été recueillies par Mlle Sakellaridès], publiées par E. J. Castaigne, *Petites études littéraires,* Paris, 1888, Picard, 1 vol in-12, p. 123-126.

Lettre à Mme Lachaud, fragment cité par Maurice Paléologue, op. cit., p. 132-133.

(1) *Id.*, p. 234-5, note.

Lettres à un ami (Philippe Busoni), publiées par Henry Lapauze, *La Quinzaine*, 1er février 1896 [Mlle Sakellaridès a omis de recueillir la lettre du 14 novembre 1861, t. VIII, p. 309].

Lettres à une puritaine (Mlle Camilla Maunoir) [18], publiées par Philippe Godet, *Revue de Paris*, 15 août et 15 septembre 1897.

Lettres diverses, publiées par Léon Séché, op. cit. passim. Les plus importantes ont été recueillies par Mlle Sakellaridès. Ce qui reste n'est pourtant pas sans intérêt : lettres à M. de Lestang, à Mme Dorval, à Brizeux, à Péhant, à Ratisbonne ; cf. p. 12, 62, 79, 86-96, 159, 300, 317.

Lettre à un ami (Sainte-Beuve) du 11 mai 1834, extrait cité dans le *Catalogue des autographes composant le cabinet de feu M. Antoine de Latour*, Paris, 1885, Charavay, 1 vol. in-8, n° 142 ; cf. *Le Livre d'or de Sainte-Beuve*, Paris, 1904, édit. du *Journal des Débats*, 1 vol. in-4°, p. 397, n.

Précieux autographes de Alfred de Vigny [Lettres adressées au comte de Moncorps, 13 mai 1855, 2 avril 1856, 16 mars 1863], publiées par le vicomte de Savigny de Moncorps, *Bulletin du bibliophile*, 15 octobre 1904, et brochure, Paris, 1904, Leclerc, in-8.

Quelques lettres inédites d'Alfred de Vigny, [4 ; seules les lettres à Sainte-Beuve du 19 octobre 1835 et à Mme de Balzac du 2 septembre 1863 ont été recueillies par Mlle Sakellaridès ; il reste une lettre à Buloz du 14 février 1835 et à Amédée Pommier du 14 janvier 1861], publiées par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, *Journal des Débats*, 24 octobre 1904.

Lettres inédites à Philippe Busoni [7 nouvelles lettres de 1848 à 1852 ; la 4e seule, du 12 octobre 1849, a été recueillie par Mlle Sakellaridès], publiées par Jules Marsan, *Les Annales romantiques*, 1905, t. II, p. 361-392.

Lettres à Auguste Barbier [12], publiées avec commentaires par Alfred Rébelliau, *Revue Bleue*, 3 juin 1905.

Lettre à Sainte-Beuve [2 nouvelles lettres inédites, les autres ont été recueillies par Mlle Sakellaridès], publiées par Louis Gillet, *Revue de Paris*, premier septembre 1906.

Quatre lettres inédites d'Alfred de Vigny, publiées et annotées par Louis Bordes de Fortage, Bordeaux, 1906, imprimerie Gounouilhou, une brochure in-8.

Lettre à l'actrice Rose Chéri (1848), extrait cité dans l'*Informateur bibliographique franco-suisse*, Paris, 1906, C. A. Mincieux, catalogue n° 10, § 2254.

Lettre à l'éditeur Charpentier, publiée par J[ules] C[ouet], *Journal des Débats*, 18 février 1907.

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul a eu jadis entre les mains la copie d'un recueil de lettres adressées par Vigny à la famille de Beaumont (?) « Il y avait là, m'écrit-il, de très belles pages. » L'éditeur auquel on proposait la publication de cette correspondance refusa. Je ne sais ce que le manuscrit est devenu. — Il resterait aussi à publier toute la Correspondance de Vigny avec l'éditeur Charpentier : Un lot de 38 lettres (1841 à 1852) a été vendu le 30 janvier 1907 ; cf. *Catalogue d'une précieuse série de lettres autographes*, provenant de la succession de feu M. Georges Charpentier, Paris, Noël Charavay [1907], n° 97, p. 13. Enfin, on trouvera en appendice à ce volume cinq nouvelles lettres inédites.

II. — Journal et Mémoires (1).

De nouveaux fragments ont été publiés dans les ouvrages suivants :

(1) Sur la chronologie, parfois fantaisiste, des fragments publiés par Louis Ratisbonne, cf. Isaac Roney, *Sur quelques erreurs de date du « Journal d'un poète »*. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1907, t. XIV, p. 17-39.

Maurice Paléologue, *Alfred de Vigny,* op. cit.

L. Dorison, *Alfred de Vigny, poète philosophe,* Paris, 1892, Colin, 1 vol. in-8, et *Un symbole social : Alfred de Vigny et la poésie politique,* Paris, 1894, Perrin, 1 vol. in-16.

Ernest Dupuy, *La Jeunesse des romantiques : Victor Hugo, Alfred de Vigny,* Paris, 1905, Société française d'imprimerie et de librairie, 1 vol. in-18.

[Fernand Gregh]. *Les Lettres,* 6 mars, 6 avril, 6 juin 1906.

III. — Poésies.

Outre quelques pièces de circonstance, réunies à la fin du *Journal d'un poète,* il manque au volume de *Poésies :*

1. *Héléna,* qui ouvrait la première édition des *Poèmes* (Paris, 1822, Pélicier, 1 vol. in-8), et que, dès l'édition suivante (Paris, 1829, Gosselin), « saisi de dégoût et d'ennui », Vigny retrancha pour toujours de ses œuvres. — Louis Ratisbonne en a reproduit quelques fragments à la fin du *Journal,* p. 264-267. L'ouvrage vient d'être réédité :

Héléna, poème en trois chants, réimprimé en entier sur l'édition de 1822, avec une introduction et des notes par Edmond Estève, Paris, 1907, Hachette, 1 vol. in-8.

2. *Fragments de poèmes,* publiés dans des revues romantiques, et qui n'ont jamais été réunis aux *Poésies.* Ce sont :

Chant de Suzanne au bain, La Muse française, t. II, 1824, p. 212-215.

Sur la mort de Byron (fragment d'un poème qui va être publié), *Id.,* t. II, 1824, p. 321-2.

La Beauté idéale (morceau d'un poème sur *Le Déluge* qui est maintenant sous presse), *Le Mercure du XIXe siècle,* t. XI, 1825, p. 197-9.

On trouvera ces fragments ainsi que les principales variantes des *Poèmes,* dans :

Eugène Asse, *Alfred de Vigny et les éditions originales de ses poésies*, Paris, 1895, Techener, 1 vol. in-8.

3. *Poésies posthumes.*

Pièces diverses, publiées dans des journaux et revues, réunies par le Vicomte de Spolberch de Lovenjoul : « Alfred de Vigny, notes bibliographiques, pages oubliées. » (*Les lundis d'un chercheur,* Paris, 1894, Calmann-Lévy, 1 vol. in-12, p. 139-145).

Romance adressée à une dame anglaise, sur l'air : « Ma sœur, te souvient-il ? » (1840), *Le Figaro,* mardi 19 février 1895.

A Mme Dorval, sonnet et iambes, publiés par Léon Séché, *op. cit.,* p. 63 et note.

Fragments divers, en particulier d'*Eloa,* [publiés par Fernand Gregh], *Les Lettres,* 6 mars, 6 avril, 6 juin 1906.

IV. — Romans.

Scènes du désert (fragments de l'Alméh, roman), *Revue des Deux Mondes,* 1831, t. II, p. 70-96 et 248-269. A la dernière page : « La suite à une prochaine livraison »... qui n'est jamais venue.

V. — Critique et Divers.

Œuvres complètes de Byron (premier [et unique] article), *Le Conservateur littéraire,* 1820, t. III, p. 212-6, signé : A. de V.

Œuvres posthumes de M. le baron de Sorsum [sur sa traduction de Shakespeare], *La Muse française,* 1824, t. II, p. 62-6. Signé : le comte Alfred de Vigny.

Amour. A Elle [article sur le livre de son ami Gaspard de Pons], *La Muse française,* 1824, t. II, p. 174-8. Signé : le comte Alfred de Vigny.

Une lettre sur le théâtre, à propos d'Antony, Revue des Deux Mondes, 1831, t. II, p. 322-333. Signé : Y. [attribué à Vigny par la *Table générale* de la *Revue ;* le post-scriptum de la lettre n'est pas de Vigny ; cf. la note du t. II, p. 545].

Anecdotes historiques et politiques sur Alger [par M. Merle]. *Mille et deuxième nuit, Revue des Deux Mondes,* 1831, t. III, p. 477-487. Signé : Y. [attribué à Vigny par la *Table générale* de la *Revue*].

Jeanne Vaubernier [mélodrame joué à la Porte-Saint-Martin, et où Dorval triomphait], *Revue des Deux Mondes,* 1832, t. V, p. 397-400. Anonyme [attribué à Vigny par la *Table générale* de la *Revue*].

Retour à Paris, par Emile Deschamps [analyses et extraits du livre de son ami], *Le Mercure du XIX*e *siècle (Mercure de France),* 1832, t. XXXVI, p. 113-120. Signé : Alfred de V...

Notes inédites sur Pierre et Thomas Corneille [1855] publiées par Jacques Langlais, *Revue d'histoire littéraire de la France,* 1904, t. XI, p. 469-476, et *Alfred de Vigny critique de Corneille,* Clermont-Ferrand, 1905, Imprimerie A. Dumont, une brochure in-8.

D'après le continuateur de *La France littéraire,* Félix Bourquelot (*La Littérature française contemporaine, 1827-1849,* t. VI, Paris, Delaroque, 1857, p. 562), il faudrait ajouter à cette liste deux articles de revues : « M. Alfred de Vigny, dit-il, a donné dans « Le Livre des Cent-un » *Paris, comme Napoléon le voulait,* dans le *Musée des Familles, Chambord en 1639* ». Ces deux indications sont inexactes. Le premier article ne se trouve dans aucun des volumes de la collection *Paris ou le livre des Cent et un,* Paris, 1831, Ladvocat, 15 volumes in-8, quoique, dans le prospectus, Vigny soit

annoncé parmi les collaborateurs, et que sa signature figure au bas de la promesse faite à Ladvocat par les écrivains souscripteurs (fac-similé en tête du t. XV). — Quant au second article *(Chambord en 1639)*, il se trouve effectivement dans le *Musée des Familles*, avril 1834, t. I, 3ᵉ trimestre, p. 153. Mais ce n'est qu'un simple extrait du chapitre XIX de *Cinq-Mars*, édit. Delagrave, t. II, p. 49-50. M. de Spoelberch de Lovenjoul s'y est laissé prendre en reproduisant cet article comme une page oubliée, dans ses *Lundis d'un chercheur, op. cit.*, p. 134-6.

ALFRED DE VIGNY

« Mon âme et ma destinée, a-t-il écrit lui-même, seront toujours en contradiction » (1) : De la Destinée muette et triste, « femme inflexible », dont il sentait peser sur lui « les pieds lourds et puissants (2) », de la Destinée qu'il méprisait plus encore qu'il la craignait, il ne voulut point vivre en esclave résigné ; mais, se rebellant contre celle qui l'enserrait, il chercha dans la lutte la grandeur du caractère humain (3), et reprit pour sa part « le combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle, contre la vie extérieure, qui tarit et repousse (4) ». « Ce

(1) *Journal*, p. 128.

(2) Les Destinées, *Poésies*, p. 181, 177.

(3) *Journal*, p. 27 ; cf. *id.*, p. 43 et La Maréchale d'Ancre, Avant-propos, *Théâtre*, I, p. 159.

(4) *Stello*, p. 32.

sombre duel (1) », où il s'épuisa, cette résistance douloureuse, où il connut, en l'aimant, la consolante « majesté des souffrances humaines (2) », résume son histoire tout entière ; et c'est par la contradiction de son âme et de sa destinée que s'expliquent sa vie, ses idées et son art.

I

LA VIE

La Destinée l'avait fait aristocrate : « Le *noble* et l'*ignoble,* disait-il, sont les deux noms qui distinguent le mieux, à mes yeux, les deux races d'hommes qui vivent sur la terre (3). » Pour lui, il était de race noble dans tous les sens du mot, « le gentilhomme par excellence », comme dit très justement Lamartine (4). Et, quelque effort qu'il ait jamais pu tenter pour se défaire de ce qu'il nommait un « préjugé (5) », la noblesse et

(1) Les Destinées, *Poésies,* p. 181.
(2) La Maison du Berger, *id.,* p. 196.
(3) *Journal,* p. 71.
(4) *Souvenirs et portraits,* t. III, Paris, Hachette, 1872, p. 143.
(5) *Journal,* p. 162 ; cf. *id.,* p. 226, note.

l'ancienneté de sa race, — qu'il s'exagérait d'ailleurs, — lui laissaient une volupté secrète, d'autant plus chère qu'elle n'osait s'avouer.

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme, disait-il à Eva,

que de mes livres seuls te vienne ta fierté (1) !

Mais c'était là le vœu réfléchi et volontaire d'une âme haute, éprise des idées, et cherchant sa gloire en elles seules. Quand il s'abandonnait à l'instinct d'hérédité, plus fort que toute réflexion, il trouvait une joie solitaire

à compter ses aïeux suivant leur vieille loi (2).

Il falsifiait innocemment les papiers de famille, et mettait quelque fantaisie en ses tableaux généalogiques (3), pour pouvoir reculer ses origines dans le lointain du passé national, et s'ériger lui-même en créature

(1) L'Esprit pur, *Poésies*, p. 263.

(2) Id., *id.*

(3) Cf. Ernest Dupuy, *La Jeunesse des Romantiques : Victor Hugo ; Alfred de Vigny*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905, 1 vol in-18, p. 147 sqq.

privilégiée. Deux sangs nobles, pensait-il, s'unissaient en lui : l'un, du Nord, avec la vigueur gauloise ; l'autre, du Midi, avec toutes les ardeurs romaines ; et « ces deux sangs s'étaient réunis dans ses veines pour y mourir (1) ». Ce manque même de postérité, cet arrêt simultané de deux races choisies, qui semblaient s'être épuisées en cette dernière et supérieure individualité, faisait autour de lui comme une solitude princière, où il se complaisait. Lui aussi, il se sentait un « fils de roi ».

Mais l'effort loyal de son esprit l'invitait à combattre ces obscurs « mouvements d'instinct » qui « pouvaient troubler ses idées (2) » : « Etant né gentilhomme, il faisait l'oraison funèbre de la noblesse (3) » et constatait avec une intelligence sans amertume « l'invincible nécessité » qui emporte le monde moderne « vers une démocratie universelle (4) ». La Révolution de Juillet, en le débarrassant pour

(1) *Mémoires inédits,* cités par Ernest Dupuy, *op. cit.*, p. 146.

(2) *Journal*, p. 51.

(3) *Id.*, p. 256.

(4) *Id.*, p. 78.

toujours « des gênantes superstitions politiques (1) », permit à ce royaliste de tradition (2) de s'acheminer vers l'idéal républicain, où l'appelait sa pensée. La pompe monarchique, où se déroulaient pourtant tous les souvenirs de ses aïeux, lui sembla désormais un archaïsme enfantin ; et « le moins mauvais gouvernement » devint à ses yeux « celui qui se montre le moins, que l'on sent le moins et que l'on paye le moins cher (3) ». Les idées ne l'effrayaient point : Si Lamennais et Buchez ne l'avaient pas entièrement converti à leur système, ils l'avaient troublé dans sa quiétude intellectuelle et lui avaient fait sentir dans le problème social le fond vivant de tous les problèmes politiques (4) : « L'amélioration de la classe la plus nombreuse, écrivait-il deux ans après la chute des Bourbons, et l'accord entre la capacité prolé-

(1) *Id.*, p. 51.

(2) Cf. Madame de Vigny, *Conseils à mon fils*, Le Sillon, 25 janvier 1905, p. 52. Il faut lire ces « conseils » pour savoir de quelle « race noble » sortait Vigny (cf. aussi le numéro du 10 janvier.)

(3) *Journal*, p. 95-96.

(4) Cf. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, Paris, Calmann-Lévy, t. VI, p. 420.

taire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle (1) ». Quelques années plus tard, discutant sur « l'avenir des peuples » avec un futur roi, il avait le courage de lui marquer son estime pour les écoles socialistes de Fourrier et de Saint-Simon, qui « ont jeté et répandu des germes féconds, et vulgarisé quelques principes utiles (2) ». Il n'avait donc pas attendu 48, pour témoigner ses « sympathies à la belle et jeune République américaine (3) » et pour proclamer « le mâle gouvernement » de la République, le plus beau de tous les gouvernements,

(1) *Journal*, p. 67.

(2) Lettre au prince Maximilien-Joseph de Bavière du 17 septembre 1839, *Correspondance*, p. 86 ; cf. un exposé de la doctrine Saint-Simonienne dans *Paris*, *Poésies*, p. 170.

Derrière eux s'est groupée une famille forte, etc.

On trouvera la trace de ces préoccupations sociales jusque dans le dialogue de Rosette et de la duchesse : « J'ai un frère qui est fermier..., et il répète toujours que, lorsqu'on ne cultive pas la terre, on ne doit avoir de droit ni sur ses fleurs, ni sur ses fruits. — Tiens, ce que tu dis là n'a pas l'air d'avoir le sens commun. Mais je crois que cela mènerait loin en politique, si l'on voulait y réfléchir. » (Quitte pour la peur, scène I, *Théâtre*, II, p. 18.)

(3) Lettre à une puritaine (Mlle Camilla Maunoir) du 14 mai 1848, *Revue de Paris*, 15 août 1897, p. 692 ; cf. déjà *Journal*, 1835, p. 95.

« celui de tous par chacun et de chacun par tous (1) ».

Ayant été conquis à la République par les idées, il croyait que la République devait se gouverner par elles ; il avait renoncé à son aristocratique dédain d'autrefois quand il jugeait « l'application des idées aux choses une perte de temps pour les créateurs de pensées (2) », et le solitaire du Maine-Giraud avait accepté de poser sa candidature à la Constituante en une longue profession de foi, tout ensemble hautaine et démocratique, où il se proclamait un homme de l'avenir, détaché du passé, où il chantait l'hymne de la République nouvelle, telle qu'il la rêvait, une République sereine, désintéressée, intellectuelle et sociale (3). Plus tard même, quand l'horreur de la démagogie l'aura rallié à

(1) A une puritaine, lettre citée ; Aux Electeurs de la Charente, 27 mars 1848, à la suite de la *Correspondance* publiée par Emma Sakellaridès, Paris, Calmann-Lévy [1906] 1 vol. in-18, p. 393.

(2) *Stello*, p. 285.

(3) Aux Electeurs de la Charente, loc. cit., *Correspondance*, p. 392-4 ; cf. dès 1841, l'allusion discrète au désir d'être député : « Je veux donc vous écrire, Messieurs (les députés), *ce que j'aurais aimé peut-être à vous dire.* » (De Mademoiselle Sedaine et de la propriété littéraire, *Stello*, p. 298.)

l'Empire, il ne renoncera pas encore à ce rôle de pasteur du peuple qu'il avait un instant convoité. Il désirera être gouverneur du prince impérial, pour former une âme de choix au maniement des hommes (1). Il chantera la civilisation, les droits de « la famille humaine », la sainte union des peuples dans les villes » et le devoir pour l'Europe d'imposer sa « culture » aux « hommes à la peau rouge (2) ». Il tentera de faire autour de lui l'éducation du suffrage universel ; il s'intéressera au développement intellectuel des institutrices de son village (3) ; il prêchera à ses paysans la nécessité de l'instruction pour tous et de l'école gratuite, « quand on veut régner et gouverner dans son pays (4) », quand on veut « armer l'homme contre les

(1) Lamartine, *Souvenirs et portraits*, t. III, loc. cit., p. 158. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XI, p. 523.

(2) La Sauvage, *Poésies*, p. 213, et le commentaire de ce poème dans une lettre à Mlle Maunoir du 31 janvier 1843, *Revue de Paris*, 15 août 1897, p. 685.

(3) Cf. Lettre au docteur Montalembert du 27 août 1850, *Correspondance*, p. 189-190 ; sur son souci de bien-être matériel et d'hygiène pour « les gens de sa maison », cf. Lettre à Mme Lachaud 1848, *Correspondance*, p. 153.

(4) Lettre à Mlle Maunoir de février 1849, *Revue de Paris*, 15 septembre 1897, p. 301.

coups du destin (1) ». Toutes ces velléités d'action politique et sociale trouvaient leur source dans cette « pitié sans borne, que lui inspiraient les hommes, ses compagnons en misère, et dans ce désir qu'il se sentait de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour (2) ».

Pourtant la Destinée était plus forte, et les retours agressifs de la race renversaient dans la vie quotidienne ce républicanisme tout intellectuel et cette immense sympathie sociale dont il croyait envelopper l'humanité. Ce candidat à la députation attendait que les électeurs vinssent le chercher dans son immobilité solitaire : de loin, du haut de sa tour, il laissait tomber sur eux ses idées, sans vouloir les vivifier par sa présence, et refusait, je ne dis pas de « séduire le souverain juge » mais seulement de « l'entraîner » ou même

(1) Lettre à Phillippe Busoni du 10 août 1853, *Correspondance,* p. 271 ; cf. encore Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps,* op. cit., p. 347-9, et *Journal,* p. 159 : « La majorité de la nation a besoin d'éducation professionnelle et spéciale. »

(2) *Stello,* p. 31.

de « l'approcher (1). » Lui qui, dans ses méditations sur les peuples, avait acquiescé au « mouvement démocratique des esprits (2), » dès qu'il en sentit la poussée effective, recula dédaigneux et inquiet ; la « démocratie égalitaire, ensevelissant tout sous ses petits grains de sable amoncelés », lui parut un « désert (3) » ; le « cauchemar des prolétaires » devint un des derniers cauchemars de sa vie (4) ; il abandonna les « cités serviles »

comme les rocs fatals de l'esclavage humain (5) ;

et « devant les pas de cette foule », — pour qui, dans le fond, il n'avait point l'âme fraternelle, — son mépris aristocratique laissa « tomber *une herse* (6). » C'est ce qu'il appe-

(1) Aux Electeurs de la Charente, loc. cit., *Correspondance*, p. 394.

(2) *Journal*, p. 78.

(3) *Id.*, Poèmes à faire : le Désert, p. 247-8 ; cf. encore : « Le niveau qu'on nomme égalité. » (Paris, *Poésies*, p. 170) ;

« toute démocratie est un désert de sables »
(Les Oracles, *id.*, p. 202.)

(4) Lamartine, *Souvenirs et portraits*, t. III, loc. cit., p. 160. D'après Lamartine, Vigny se serait repenti sur la fin de sa vie d'avoir flatté le socialisme et de l'avoir « encouragé littérairement dans *Chatterton*. »

(5) La Maison du Berger, *Poésies*, p. 184.

(6) La Herse, poème, *Journal*, p. 166-7.

lait sans doute unir « un caractère républicain » aux « manières polies de l'homme de cour (1). »

Le même conflit, sous d'autres formes, remplit la tragédie silencieuse de sa vie : Enfant, il avait dans son corps et dans son cœur « la délicatesse d'une petite fille (2). » « Sa sensibilité était trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blessait jusqu'au sang (3). » Les maîtres et les grands camarades du Collège impérial, plus tard les officiers supérieurs de l'armée, lui firent connaître trop tôt les froissements et la résistance de la société humaine ; ils rendirent « les affections et les tendresses de sa vie écrasantes et disproportionnées » et les refoulèrent toutes pour toujours « dans le coin le plus secret du cœur... Le Docteur Noir seul parut en lui, Stello se cacha (4). » Et ce fut encore « une longue méprise » ou plutôt une nou-

(1) *Journal,* p. 234. « Notre folle nation a des mœurs monarchiques et aristocratiques, et des théories républicaines et démocratiques. » (Lettre à Mlle Maunoir du 22 décembre 1849, *Revue de Paris,* 15 septembre 1894, p. 307.)
(2) *Journal,* Fragments de mémoires, p. 227.
(3) Chatterton, dernière nuit de travail, *Théâtre,* I, p. 14.
(4) *Journal,* p. 61, 225-7, et Chatterton, *loc. cit.*, p. 14.

velle trahison de la Destinée d'avoir jeté « dans une vie tout active une nature toute contemplative (1) », — d'avoir donné comme métier à cet indépendant et à cet amoureux de la pensée celui-là même qui exigeait « la renonciation entière à la liberté de penser et d'agir (2) », — d'avoir conduit l'héritier d'une « race religieuse et presque sacerdotale » (3) loin de la religion vers la libre recherche philosophique (4), — et d'avoir placé dans la fidélité au drapeau l'honneur d'un homme qui pensait à part soi : « bête comme un drapeau (5) ».

Pour se dérober à la souffrance de cette perpétuelle contradiction, la fuite seule offrait un remède. Il fallait tenter de se refaire une vie libre en marge de la Destinée,

ne ternir plus ses pieds aux poudres du chemin (6),

mais vivre seul et lointain en son rêve inté-

(1) *Servitude et grandeur militaires,* p. 18.
(2) *Id.,* p. 28.
(3) Cité par Mlle C. d'Orville, Lettre à Mme de Saint-Maur du 19 septembre 1863, *Revue de Paris,* 15 juillet 1900, p. 307.
(4) Cf. *Journal,* Croyance ou Religion, p. 163-5.
(5) *Stello,* p. 281.
(6) La Maison du Berger, *Poésies,* p. 184.

rieur : « Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance rien ne peut nous la ravir (1). » La solitude lui devint chaque jour plus chère, parce qu'elle lui « rendait toutes ses forces (2) », parce qu'il y pouvait mieux « écouter les pensées qui bourdonnaient en lui, comme une cloche toujours agitée (3) » : « *La solitude est sainte*..., elle est la source des inspirations (4) » ; son recueillement est « aussi saint que la prière (5) ». — Mais il n'est pas d'oratoire si solitaire et si haut bâti sur la colline, qui ne retentisse confusément des rumeurs de la foule dans les bas-fonds comme du gémissement de l'humanité sous la Destinée qui la broie. Seule, la nuit peut faire l'apaisement sur ces rumeurs : la vraie solitude est celle de la nuit. Tous les poètes, depuis Homère

(1) *Journal*, p. 91.

(2) Lettre à Pauline Duchambge du 6 octobre 1838, *Correspondance*, p. 75.

(3) Lettre à Mlle Maunoir du 4 septembre 1849, *Revue de Paris*, 15 septembre 1897, p. 305.

(4) *Stello*, p. 288, et Lettre sans date au docteur Brierre de Boismont, *Correspondance*, p. 311, note.

(5) Chatterton, dernière nuit de travail, *Théâtre*, I, p. 9.

jusqu'à Gautier, ont chanté la joie de « l'Aurore aux doigts de rose » ou du « Matin aux yeux gris ». Pour Vigny, l'aurore a toujours été la « triste » aurore, « l'affreuse aurore » (1), « qui vient nous faire mal aux yeux avec ses vieux doigts de rose et le linceul blanc qu'elle jette sur les montagnes (2) ». C'est à la nuit, à la nuit noire que va toute sa tendresse : « Je suis une sorte d'oiseau de nuit », disait-il avec un sourire (3). « Les heures de la nuit, quand elles sonnent, sont pour moi comme les voix douces de quelques tendres amies qui m'appellent et me disent, l'une après l'autre : Qu'as-tu ?... Ce sont les heures des Esprits, des Esprits légers, qui soutiennent nos idées sur leurs ailes transparentes et les font étinceler de clartés plus vives. Je *sens que je porte la vie librement durant l'espace de temps qu'elles mesurent*... Il est rare que ces chères compagnes

(1) Lettre inédite à Mme Lachaud de 1855, citée par Paléologue, op. cit., p. 132.

(2) Lettre à Auguste Barbier du 20 juin 1860, *Revue Bleue*, 3 juin 1905, p. 680.

(3) Lettre à Mlle Maunoir du 9 février 1852, *Revue de Paris*, 15 septembre 1897, p. 315.

ne m'apportent pas, comme un bienfait, quelque sentiment ou quelque pensée du ciel... Il y a des heures néfastes : telle est pour moi celle de l'aube humide, tant célébrée, qui ne m'amène que l'affliction et l'ennui, *parce qu'elle éveille tous les cris de la foule, pour toute la démesurée longueur du jour, dont le terme me semble inespéré... ; la vie,... c'est le calme adoré des heures noires qui me la rend* (1). »

Ainsi dans ces heures divines de la nuit, il se retrouvait, selon son rêve,

arbitre libre et fier des actes de sa vie (2) ;

l'illusion lui venait, très douce, qu'il échappait à l'ongle du « vautour (3) », et pouvait monter libre dans le ciel des Idées. La nuit idéaliste l'affranchissait de la Destinée. Libération, hélas ! momentanée, car la servitude revenait avec le jour : « L'indépendance était

(1) *Stello*, p. 110-111 ; « c'est toujours vers minuit, à l'heure des Esprits, que la Poésie devient ma souveraine maîtresse ;... c'est une fatale habitude qui date de ma première jeunesse. » (Lettre citée à Mlle Maunoir, p. 315.)

(2) Les Destinées, *Poésies*, p. 182.

(3) Cf. Id., *id.*, p. 178.

toujours son désir et la dépendance sa destinée (1). »

Il était pauvre. « Naître sans fortune, a-t-il dit, est le plus grand des maux (2), » pour ceux-là surtout que la tradition de leur race rangeait d'avance parmi les possédants : « Il n'y a dans le monde, à vrai dire, que deux sortes d'hommes, ceux qui ont et ceux qui gagnent... Pour moi, né dans la première de ces deux classes, il m'a fallu vivre comme la seconde, et le sentiment de cette destinée, qui ne devait pas être la mienne, me révoltait toujours intérieurement (3). » La richesse aurait pu être pour lui une manière d'affranchissement. Il ne la rencontra jamais, quoiqu'il ait pu à de certains jours s'en croire tout voisin (4), et il vécut assez chétivement à la limite d'une demi-pauvreté. « Oui, dit Stello, je la hais, je hais la misère, non parce qu'elle est la *privation,* mais parce qu'elle est la *saleté*. Si la misère était... une froide maison

(1) *Journal,* p. 97.
(2) *Id.*, p. 57.
(3) *Id.*, p. 228.
(4) Cf. Séché, op. cit., p. 38 sqq. ; Lamartine, *Souvenirs et portraits,* t. III, loc. cit., p. 157-8.

de pierres, toute vide, ayant pour meubles deux chaises de pierre, un lit de bois dur, une charrue dans un coin, une coupe de bois pour boire de l'eau pure et un morceau de pain sur un couteau grossier, je bénirais cette misère (1), » parce qu'elle ne serait qu'une invitation à vivre en rêve avec les seules Idées. Mais c'était là une pauvreté purifiée et ennoblie par l'Art (2). Celle qu'il connut dans la vie réelle fut la pauvreté des préoccupations mesquines, des calculs qui humilient et des jouissances refusées. Et ce fut un esclavage de plus.

Il aima. Lui, le chantre exquis de la Pudeur (3), l'âme séraphique, dont on pouvait se demander comment elle avait rencontré un corps, lui qui semblait comme préservé de tous les appétits matériels, que ses amis ne purent jamais surprendre à table (4), et

(1) *Journal*, p. 135.

(2) Allusion au tableau de David : *les Horaces*.

(3) Cf. Eloa, début du Chant III :

D'où venez-vous, Pudeur, notre crainte, ô mystère, etc.
(*Poésies*, p. 32-3.)

(4) Alexandre Dumas, père, *Mes Mémoires*. Nouvelle édition, t. V, 1867, Paris, Michel Lévy, in-12 , p. 283-4. « De Vigny était un singulier homme : poli, affable, doux dans ses rela-

qui s'enchantait avec Platon « afin d'avoir pour le corps périssable le juste mépris qu'il mérite (1), » lui, qui saluait sa muse incorporelle avec cette ferveur d'adoration mystique : « O ma muse ! ma muse !... toi, tu n'as pas de corps, tu es une âme, une belle âme, une déesse (2), » — il fut touché, lui aussi, par l'universel « besoin de caresse et d'amour (3) ». La chair le prit, d'autant plus fortement qu'il la méprisait davantage ; il connut les ardeurs brutales et les désirs

tions, mais *affectant l'immatérialité la plus complète*... De Vigny ne touchait jamais à la terre que par nécessité ; quand il reployait ses ailes et qu'il se posait, par hasard, sur la cime d'une montagne, c'était une concession qu'il faisait à l'humanité... Ce qui nous émerveillait surtout Hugo et moi, c'est que *de Vigny ne paraissait pas soumis le moins du monde à ces grossiers besoins de notre nature,* que quelques-uns d'entre nous, — et Hugo et moi étions du nombre de ceux-là, — satisfaisaient non seulement sans honte, mais encore avec une certaine sensualité. *Personne de nous n'avait jamais surpris de Vigny à table.* Dorval, qui, pendant sept ans de sa vie, avait passé chaque jour plusieurs heures près de lui, nous avouait avec un étonnement qui tenait presque de la terreur, *qu'elle ne lui avait jamais vu manger qu'un radis ;* cf. encore à la vicomtesse du Plessis, Lettre du 20 février 1860 : « Je refuse tous les dîners que j'ai en horreur ; et mes amis les plus intimes n'obtiendraient jamais de m'y traîner une seule fois. » (*Correspondance,* p. 315.)

(1) Lettre à la vicomtesse du Plessis du 19 avril 1862, *Correspondance,* p. 345.

(2) *Journal,* p. 82.

(3) La Çolère de Samson, *Poésies,* p. 218.

fous (1) ; « il rêva partout à la chaleur du sein, »

aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
à la lèvre de feu que sa lèvre dévore ;

et, longtemps encore après la trahison,

les regrets du lit, en marchant, le suivaient (2).

Et la Destinée ironique, en le laissant asservi par la « femme méchante », comme jadis Milon avait eu les mains enserrées dans les flancs inflexibles du chêne (3), lui faisait sentir néanmoins toutes « les épines » de sa « passion » (4) et toute l'humiliation de sa servitude : « L'âme de Stello se sépara de son corps un jour, et, se plaçant debout, en face de lui, toute blanche et toute grave, elle lui parla ainsi sévèrement : C'est vous qui m'avez

(1) Cf. sur certaine lettre, plus qu' « ardente », dont on parle entre hommes, au fumoir, mais que personne ne peut citer, Paléologue, op. cit., p. 94, Séché, op, cit., p. 84.

(2) La Colère de Samson, *Poésies,* p. 218.

(3) *Journal,* Milon de Crotone, p. 134.

(4) *Journal,* Passion, p. 93 : « O mystérieuse ressemblance des mots ! Oui, amour tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du Christ. Passion couronnée d'épines, où nulle pointe ne manque. »

compromise. C'est vous qui m'avez forcée d'être faible, quand j'étais si forte, et de parler de choses indignes de moi, pour répondre à cet air amoureux que vous avez, et ne pas démentir l'ardeur de vos yeux et les caresses de votre sourire. Quittez cette femme et me laissez penser... Lorsque vint le jour, le corps se leva avec elle pour partir et lui dit : Allons-nous ? — Et ils allèrent rejoindre la belle maîtresse (1). » Et Stello, amant des Idées, « s'épuisait dans les bras » de la belle maîtresse ; les Idées s'écoulaient « avec les baisers, et l'amour « tuait » les Idées (2).

L'amour parti, le corps gardait l'âme en sa prise ;

des organes mauvais servaient l'intelligence (3).

Il aurait voulu se consoler de la vie, en oublier les souvenirs dans le « silence austère (4) » de son âme pacifiée, écouter recueilli « tout ce qui tournait dans sa tête et son

(1) *Journal*, p. 236-7.
(2) *Id.*, p. 79.
(3) La Flûte, *Poésies*, p. 230.
(4) La Maison du Berger, *Poésies*, p. 184.

cœur (1) ». Mais la Destinée veillait, pour lui rappeler « cette vérité d'Epictète : Souviens-toi que tu es une intelligence qui traîne un cadavre (2) ». Le sien était « lourd à traîner ». Chaque année le rendit et plus lourd et plus douloureux. « Le vautour que Prométhée lui avait légué (3) » lui « enfonça son bec et ses ongles dans l'estomac, et lui déchira le cœur et la poitrine (4) ». Il essaya de lutter encore une fois. Il demeura las.

C'est ainsi que cette âme avide d'indépendance, et qui en aurait eu toutes les fiertés, ne parvint pas à la conquérir sur la Destinée, mais qu'elle goûta une à une l'amertume de toutes les servitudes : servitudes de la race, de la société, de l'argent, de la femme, du corps, de la souffrance physique, jusqu'à la servitude de la mort, qui fut à la fois le dernier signe de son esclavage et son entrée dans la liberté.

(1) Lettre à Auguste Barbier du 11 mars 1862, *Revue Bleue*, loc. cit., p. 681.

(2) Id., *id.* (Cf. p. 59 et 77.)

(3) Lettre à Louis Ratisbonne du 16 février 1862, *Correspondance*, p. 342.

(4) Lettre à Auguste Barbier du 2 décembre 1861, *Revue Bleue*, loc. cit., p. 681.

II

LES IDÉES

Il a « joui des Idées (1) » et il n'a joui que par elles. « Ce qui se rêve fut tout pour lui » (2). « Au lieu de jouer avec les actions », qui froissent et meurtrissent les sensibilités, il a voulu « jouer avec les Idées (3). » « J'ai possédé telle Idée, écrivait-il sur son Journal. Avec telle autre, j'ai passé bien des nuits (4)... Mon âme tourmentée se repose sur des Idées revêtues de formes mystiques... Ame jetée aux vents, comme Françoise de Rimini ! ton âme, ô Francesca, montait tenant entre les bras l'âme bien-aimée de Paolo : mon âme est pareille à toi (5). » Tel était le frisson de sensualité supérieure que lui donnait le contact des Idées, « extase morale » plus longue que l'extase physique et plus proche des voluptés divines (6). Mais dans cette « pas-

(1) *Journal*, p. 86.
(2) *Id.*, p. 175.
(3) *Id.*, p. 86.
(4) Fragment inédit, cité par Paléologue, op. cit., p. 77.
(5) Id., *id.*, p. 78.
(6) *Journal*, p. 44.

sion », comme dans les autres, il trouva sa couronne d'épines (1). « Où me conduiras-tu, passion des Idées, se demandait-il, où me conduiras-tu (2) ? » Elle le conduisit à cette douloureuse contradiction qui semblait être sa loi.

En s'isolant dans ce monde des Idées qu'il croyait être sa patrie, loin de trouver enfin l'harmonieux équilibre de l'âme, il ne connut jamais que l'ardeur crucifiante de ces élancements à la fois mystiques et passionnels. Autour de lui, il sentit monter peu à peu une marée d'infinie tristesse, tristesse d'autant plus triste qu'elle est une tristesse de l'esprit. Comme ce Moïse, où il se plaisait à reconnaître son symbole, il vit dans « sa solitude toujours plus vaste et plus aride » les Idées venir à lui toujours plus vides d'espoir (3). La souffrance physique disparut devant cette souffrance de l'esprit,

(1) *Id.*, p. 93.

(2) Fragment inédit, cité par Paléologue, op. cit., p. 77.

(3) Lettre à Mlle Maunoir du 21 décembre 1838, *Revue de Paris*, 15 août 1897, p. 676.

où l'âme en face d'elle est seule et délaissée ;
car le malheur, c'est la pensée (1) !

Par l'effort spirituel, il cherchait à s'évader de la vie, et voici que ses méditations le ramenaient à la vie. Il croyait trouver dans l'Idée un refuge, et il s'aperçoit que l'Idée est elle-même la grande proscrite. Il voulait oublier sa propre misère, et il l'amplifie par le sentiment de la misère universelle. « La pensée n'a pas cours sur la place (2). » Tout penseur est un Chatterton, qui ne trouve autour de lui, comme le scorpion enfermé dans son cercle ardent (3), que la coalition des égoïsmes, des mépris et des inintelligences. « Les parias de la société sont les poètes, les hommes d'âme et de cœur, les hommes supérieurs et honorables. Tous les pouvoirs les détestent, parce qu'ils voient en eux leurs juges, ceux qui les condamnent avant la postérité. Ils aiment la médiocrité qui se vend bon marché, ils la craignent, parce qu'elle peut jeter sa boue ; mais ils ne craignent pas

(1) Satan sauvé, Chœur des réprouvés, *Journal,* p. 258.
(2) Chatterton, III, 1, *Théâtre,* I, p. 89.
(3) Id., Dernière nuit de travail, I, p. 18.

ceux qui planent comme ceux qui pataugent. Ah ! quelle horreur que tout cela (1) ! » Nulle justice à espérer de l'instinct des foules : « Les masses vont en avant, comme les aveugles en Egypte, frappant indifféremment de leurs bâtons imbéciles ceux qui les repoussent, ceux qui les détournent et ceux qui les devancent sur le grand chemin (2). »

Un éternel soupir est la voix de la vie (3).

L'histoire du monde nous déconcerte par les illustres injustices dont elle est comme tissée : Eloa victime de sa pitié (4), le déluge mettant l'éternel silence de ses eaux stupides sur les jeunes innocences qui s'épanouissaient à la vie (5), la fille de Jephté sacrifiée par son père (6), le prisonnier qui meurt dans sa prison sans savoir pourquoi (7), les deux amants de Montmorency qui vont se tuer dans la

(1) Lettre à un ami du 30 mars 1831, *Correspondance*, p. 41-42.

(2) *Journal*, p. 93.

(3) Satan sauvé (?), Fragment inédit, *Les Lettres*, 6 mars 1906, p. 82.

(4) Eloa *ou* La sœur des Anges, mystère, *Poésies*, p. 11-43.

(5) Le Déluge, mystère, *id.*, p. 44-58.

(6) La Fille de Jephté, poème, *id.*, p. 61-64.

(7) La Prison, poème, *id.*, p. 101-112.

forêt (1), — toutes ces histoires tragiques,
où l'on ne voit d'assurés, dans le chaos du sort,
que deux points seulement : *la souffrance et la* [*mort* (2),
ne sont que des épisodes dans l'immense iniquité des choses. Mais n'est-elle pas représentée et, pour ainsi dire, résumée tout entière dans la vie et la mort de Jésus ? N'est-ce pas le monde et tout le genre humain qui ont « souffert avec sa chair (3) » ? Jésus était venu enivrer la famille mortelle

d'une goutte de vie et de divinité.

Il avait ouvert les bras, disant : « fraternité (4) », et jeté, semeur auguste, le grain

(1) Les Amants de Montmorency, élévation, *id.*, p. 160-164.

(2) Paris, élevation, *Id.*, p. 174 :

Je ne sais d'assuré dans le chaos du sort
que deux points seulement : *la souffrance et la mort.*

Sur son exemplaire des *Odes et Ballades*, Vigny avait écrit et signé ce distique, auquel il donnait ainsi l'allure et la valeur d'une profession de foi. Cf. Eugène Asse : *Alfred de Vigny et les éditions originales de ses poésies*, op. cit., p. 104. (La citation et la référence d'Eugène Asse sont d'ailleurs inexactes, mais l'erreur est corrigée dans son livre même, p. 132).

(3) Le Mont des Oliviers, *id.*, p. 233.

(4) Id., *id.*, p. 234.

mystique des Idées. Il demandait au Père d'achever la révélation en détruisant le doute et le mal. Mais le Ciel resta muet, aveugle et sourd ; et, au jardin sacré des Ecritures, dans le bois sans clartés, Jésus ne vit briller que la torche de Judas (1).

La terre alors, révoltée, « s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort (2) ». Le penseur hésite, inquiet. « Il ne sait rien ; il va du doute au rêve (3) », et plus souvent peut-être du doute à la malédiction. Il ne sait

de quels lieux il arrive, ni dans quels il ira.

Il ne sait

si le juste et le bien, si l'injuste et le mal
sont de vils accidents en un cercle fatal,
ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,
soutenant terre et cieux de leurs vastes épaules ;
. . . .
Et si les nations sont des femmes guidées
par les étoiles d'or des divines Idées,
ou de folles enfants, sans lampes, dans la nuit,
se heurtant et pleurant, et que rien ne conduit (4).

(1) Id., *id.*, p. 236-238.
(2) *Journal*, p. 92.
(3) La Flûte, *Poésies*, p. 230.
(4) Le Mont des Oliviers, *Poésies*, p. 237, 236.

Il s'irrite contre les « esprits falsificateurs », les « sophistiqueurs impitoyables (1) », qui essaient de légitimer « le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance » (2), et qui viennent en disant :

Il est permis pour tous de tuer l'innocent (3).

Il demande à Dieu de « venir se justifier (4) » de l'accusation

qui pèse de partout sur la création (5) ;

et parfois il est tenté de finir lui-même son incertitude et son malheur « pour affliger et punir » Dieu (6).

Parfois aussi, le néant de tout lui apparaît, et la vanité de tout, jusqu'à la vanité de ses indignations et de son courroux contre Dieu :

(1) *Stello*, p. 210, 212. Tout ce chapitre XXXII : « Sur la substitution des souffrances expiatoires » n'est qu'un réquisitoire ironique et indigné contre la doctrine de Joseph de Maistre ; cf. encore sur la théorie de la « Guerre divine », *Servitude et grandeur militaires*, p. 82.

(2) *Journal*, p. 103.

(3) Le Mont des Oliviers, *Poésies*, p. 234. Ici encore, allusion à Joseph de Maistre.

(4) Le Jugement dernier, *Journal*, p. 241.

(5) Le Mont des Oliviers, *Poésies*, p. 235.

(6) *Journal*, p. 103.

« Nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-mêmes, en nous figurant que quelque chose existe, en en créant un fantôme, pour ensuite l'adorer ou le profaner, le grandir ou le détruire. Ainsi, nous sommes des don Quichottes perpétuels (1). »

Où trouver dans ce « néant » une consolation et une douceur ? « Mais la nature est là, disait l'autre poète ; la nature est là, qui t'invite et qui t'aime. »

Plonge-toi dans son sein, qu'elle t'ouvre toujours.
Quand tout change pour toi, la nature est la même.
et le même soleil se lève sur tes jours (2).

C'est précisément ce soleil toujours « le même » que l'amant d'Eva ne peut voir se lever sans colère. « La nature est pour lui une décoration dont la durée est insolente. » Immobile et impudemment éternelle, elle « rajeunit sur les tombes de ceux qu'on aime. Partout la nature stupide nous insulte (3). »

(1) *Id.*, p. 141.

(2) LAMARTINE, Premières Méditations poétiques, *Le Vallon*, édition Hachette, 1900, p. 40.

(3) *Journal*, p. 97, et Lettre à la vicomtesse du Plessis du 10 août 1848, *Correspondance*, p. 147.

Elle lui dit : Je suis l'impassible théâtre
que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
. . . .
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
je sens passer sur moi la comédie humaine
qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.
Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
à côté des fourmis les populations ;
je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
j'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
mon printemps ne sent pas vos adorations.
. . . .
C'est là ce que lui dit sa voix triste et superbe,
et dans son cœur alors, il la hait (1).

Il sait que chez beaucoup d'âmes, les « douleurs inévitables de la vie » trouvent dans une foi « souveraine » leur adoucissement (2). Il admire et « il aime le spectacle de cette foi ». Il envie la force et la sérénité qu'elle donne (3). Il souhaite que cette « céleste illusion reste dans les contrées qui

(1) La Maison du Berger, *Poésies*, p. 195-6.

(2) Lettre à Mlle Maunoir du 22 septembre 1850, *Revue de Paris*, 15 septembre 1897, p. 309.

(3) Id., 16 avril 1848, *Revue de Paris*, 15 août 1897, p. 689-690.

l'ont cultivée comme une fleur sacrée (1) ». « Il désire que Dieu soit et qu'il reçoive le juste dans sa paix (2). » Quand la mort lui prend ce qu'il aime le plus, il cherche à se soutenir dans cet espoir pieux (3). Lui-même « tombe à genoux » devant le Christ, dont l'histoire « dépasse les bornes des plus grands sacrifices (4) ». Il estime ses prêtres qui « vivent au moins dans les plus hautes régions de la pensée (5) ». Il salue avec déférence sa religion, « la plus pure de toutes (6) ». Il pourra même, conservant ses doutes pour lui, « respecter la fable sociale généralement reçue (7) », « à sa mort regarder la croix avec respect et accomplir tous ses devoirs de chrétien comme une formule (8) », mais la

(1) *Journal*, p. 239.

(2) *Id.*, p. 249.

(3) *Journal*, p. 116-118 (à propos de la mort de sa mère) ; mêmes espérances dans une lettre du 23 mars 1838 à Auguste Barbier, qui venait de perdre sa mère, *Revue Bleue*, loc. cit., p. 679.

(4) *Journal*, p. 44.

(5) *Id.*, p. 167-8.

(6) *Servitude et grandeur militaires*, p. 269.

(7) *Journal*, p. 146-7.

(8) *Id.*, p. 86. Après plus de quarante ans, on se bat encore autour du lit mortuaire de Vigny. A-t-il fini « chrétiennement » ou « civilement » ? De bonnes âmes pieuses et des fervents

conception chrétienne, dont la vérité serait pourtant la plus désirable pour l'amélioration de la société humaine, lui paraît se placer d'un point de vue rétréci et misérable : c'est une religion de « police correctionnelle (1) ». Il ne croit plus guère « au festin des dieux(2) ». « Le christianisme est mort dans son cœur(3) ».

Que faire alors ? — Rien. « Opposer le dédain à l'absence (4) », souffrir et mourir sans parler :

d'anticléricalisme essaient les uns et les autres de le tirer à eux : cf. *Intermédiaire des chercheurs* du 20 janvier et le *Mercure de France* du 15 février 1907, p. 719-721. En dehors de tous ces racontars ou reconstructions arbitraires, les documents essentiels restent les suivants : Dr Cabanès, *Une tentative de conversion d'Alfred de Vigny,* d'après une correspondance inédite, *Mercure de France*, décembre 1900 ; Lettre de Vigny à Mme J. de Saint-Maur du 4 octobre 1862, *Correspondance,* p. 354-358 ; Lettre de l'abbé Vidal, qui dit avoir reçu la confession de Vigny, au Père L. Langlois [1864], *Etudes religieuses, historiques,* etc., nouvelle série, t. IV, Paris, Douniol, 1864, p. 265-6. Lettre de Mlle C. d'Orville à Mme J. de Saint-Maur du 19 septembre 1863, *Revue de Paris,* 15 juillet 1900. On peut y joindre la protestation de Louis Ratisbonne à l'occasion de la publication de cette dernière lettre. Id., *id.*, p. 307-8, note ; mais, après avoir lu tous ces textes, c'est encore respecter les pudeurs de Vigny que de s'abstenir de tout jugement et de demander avec lui : « Laissez en paix ma mort. » (La Prison, *Poésies*, p. 111.)

(1) *Journal,* Croyance ou Religion, p. 164.

(2) *Servitude et grandeur militaires*, p. 265.

(3) *Journal,* p. 86.

(4) Le Mont des Oliviers, Post-scriptum, *Poésies,* p. 238.

Gémir, pleurer, prier est également lâche.

. . . .

Seul le silence est grand, tout le reste est fai-
[blesse (1).

Il faut anéantir l'espérance (2). Elle est la plus grande de toutes nos folies (3), « la source de toutes nos lâchetés (4) ». « Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance (5). » « La vérité sur la vie, c'est le désespoir (6) », mais un « désespoir paisible, sans convulsion de colère et sans reproches au ciel (7) ». Le remède à la vie, « c'est le mépris (8) ».

On peut pourtant « tresser de la paille » dans sa prison, se promener parmi les fleurs du « préau » ou s'y créer un minuscule jardin (9). Le prisonnier qui ne sait « ni pour-

(1) La Mort du Loup, *Poésies*, p. 225.
(2) *Journal*, p. 33.
(3) *Stello*, p. 291, *Journal*, p. 31.
(4) *Journal*, p. 64.
(5) *Id.*, p. 31.
(6) *Id.*, p. 93.
(7) *Id.*, p. 33.
(8) Lettre à un ami du 30 mars 1831, *Correspondance*, p. 41.
(9) *Journal*, p. 64, 31-32.

quoi il est prisonnier, ni de quoi il est puni (1) », trouvera « d'ineffables consolations (2) » dans le respect de soi-même et dans l'amour des autres, dans l'*honneur* et dans la *pitié*.

Il faut maintenir dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme (3), ne pas introduire dans sa vie par de lâches défaillances « ces taches bizarres et ces défauts d'accord qui font peine lorsqu'on les aperçoit (4) », accepter, sans vouloir s'en distraire, l'infortune et la douleur, pour en faire une « belle infortune », une « noble douleur (5) », et accomplir son sacrifice simplement, avec une élégance « silencieuse, sombre, abandonnée, sans espoir de nulle couronne humaine ou divine (6) ». C'est l'*honneur*. « Tandis que toutes les vertus semblent descendre du ciel pour nous donner la main et

(1) *Id.*, p. 31.
(2) *Stello*, p. 15.
(3) *Servitude et grandeur militaires*, p. 267.
(4) Réflexions sur la vérité dans l'art, *Cinq-Mars*, I, p. 16-17.
(5) *Journal*; p. 66, 98.
(6) *Servitude et grandeur militaires*, p. 262.

nous élever, celle-ci paraît venir de nous-mêmes et tendre à monter jusqu'au ciel. C'est une vertu tout humaine que l'on peut croire née de la terre, sans palme céleste après la mort : c'est la vertu de la vie (1). » Le penseur peut adhérer, sans humilier son esprit, à cette religion de « l'homme moderne (2) » : « c'est une religion mâle, sans symbole et sans images, sans dogme et sans cérémonies (3) ». Toute religion est une crainte ou un espoir. La religion de l'honneur, qui n'est qu'une religion de la beauté, supprime l'un et l'autre. Elle dit à ses fidèles : « Aimez le bien pour sa beauté, la beauté pour son excellence, sans crainte de rien, sans espoir de rien (4). »

Il ne faut pas être un stoïcien égoïste et orgueilleux (5) ; ou plutôt, il faut être un stoïcien intégral : comme les stoïciens d'autre-

(1) *Id.*, p. 266.

(2) *Journal*, p. 249.

(3) *Servitude et grandeur militaires*, p. 266-7.

(4) Fragment inédit, cité par Dorison, *Alfred de Vigny, poète philosophe*, op. cit., p. 242.

(5) « Vous m'avez supplié une fois... de ne pas trop ranimer l'orgueil humain : lisez et jugez... tout ce que j'aurai fait, et vous verrez peut-être que je n'y suis pas seulement *stoïcien*. » (Lettre à Mlle Maunoir du 31 janvier 1843, *Revue de Paris*, 15 août 1897, p. 685.)

fois, « désespérés et doux, forts et miséricordieux (1) », il faut aider et consoler ses compagnons de prison, tendre la main à nos voisins de misère (2). La tristesse de la vie devient douce, si nous essayons de la perdre dans la commisération pour nos « frères de douleur, pour tous les prisonniers de cette terre, pour tous les hommes (3) ». La maladie de la vie est guérissable. Il suffit d'aimer quelque chose (4),

> d'aimer ce que jamais on ne verra deux fois,
> d'aimer la majesté des souffrances humaines (5),

et d'aller à la beauté par le dévouement et la pitié (6).

Honneur et *pitié !* Le prisonnier s'était d'abord réfugié dans leur sanctuaire, pour oublier sa prison. Et voici qu'en sacrifiant à ces deux divinités consolatrices, il trouve près

(1) Fragment inédit, cité par Dorison, *Alfred de Vigny, poète philosophe*, op. cit., p. 166.

(2) *Stello*, p. 31.

(3) Lettre à Brizeux du 2 août 1831, *Correspondance*, p. 45.

(4) *Journal*, p. 103.

(5) La Maison du Berger, *Poésies*, p. 196.

(6) *Stello*, p. 32.

d'elles la révélation qu'il ne cherchait plus, « révélation soudaine du Vrai, du Beau, du Juste (1) ». L'Amour, « puissance secrète, invisible, indéfinissable, » lui illumine l'âme tout entière, et, si elle ne lui donne pas la définitive explication des choses, elle lui en laisse du moins pressentir le pourquoi. Il « croit comprendre tout à la fois l'Eternité, l'Espace, la Création, les créatures et la Destinée ; c'est alors que l'Illusion, phénix au plumage doré, vient se poser sur ses lèvres, et chante (2) ». Est-ce même « l'illusion » ? En vivant sa vertu, il comprend que « la morale est l'axe du monde, la sève de la terre, l'élixir de la vie des hommes (3) ». L'Amour rallume en lui « les clartés de la pensée (4) » ; et, par la morale, il revient aux idées, plus confiant, puisque dans celles-ci du moins il a éprouvé « ce sentiment de bien-être que donne la rare et pure présence du vrai (5) ». Il se reprend à affirmer :

(1) *Servitude et grandeur militaires*, p. 267.
(2) *Stello*, p. 31.
(3) Fragment inédit, cité par Dorison, *Alfred de Vigny, poète philosophe*, p. 221.
(4) *Stello*, p. 31.
(5) *Id.*, p. 215.

L'invisible est réel, les âmes ont leur monde,
où sont accumulés d'impalpables trésors ;
le Seigneur contient tout dans ses deux bras im-
[menses,
son Verbe est le séjour de nos intelligences,
comme ici-bas l'espace est celui de nos corps (1).

Ainsi les Idées reçoivent de la vie, — de la vie intérieure, qui est tout, — une justification inattendue ; et ce « trésor des âmes », qu'il avait d'abord soupçonné, retrouve toute sa réalité : « Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes, disait-il, ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cents milliards de barils de poudre, et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament (2). » Mais l'amour existe, et l'enthousiasme, et l'adoration, et le dévouement aussi. Il peut donc maintenant ajouter : « Ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions ; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiame, de l'amour,

(1) La Maison du Berger, *Poésies,* p. 192.
(2) *Journal,* p. 54.

de l'honneur, de la bonté (1). » Il disait encore : « La création est une œuvre manquée *ou* à demi accomplie et marchant vers sa perfection à grand'peine (2). » Il sent maintenant qu'il doit adopter cette seconde hypothèse, et aider la création à atteindre sa fin. Il a « aimé l'humanité », il a voulu « l'amélioration de ses destinées (3) » ; et, comme toujours, le vouloir a fait naître le sentiment du pouvoir.

Désormais, il ne prendra plus les Idées comme des jouets supérieurs, moins dangereux que les jouets de l'action. Il les servira et s'y rattachera comme aux forces vives qui doivent renouveler la terre. « Là est le monde meilleur qu'il attend, qu'il implore de moment en moment (4). » Dans cette attente du siècle futur, dont il prépare l'avènement, il aime rêver à l'humanité de l'avenir. Il la voit s'avancer comme une grande armée, « sous les

(1) *Id.*, p. 77-78.

(2) *Id.*, p. 101.

(3) *Id.*, p. 97, 176.

J'aime la majesté des souffrances humaines.

« Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques. — L'esprit de l'humanité ; l'amour entier de l'humanité et l'amélioration de ses destinées. »

(4) *Journal*, p. 175.

bannières mobiles des Idées (1) », sans souci des traînards qu'elle sème sur la route (2), et monter à la nouvelle échelle de Jacob, l'*échelle continue des Idées* (3), comme à l'assaut d'un ciel inconnu. Le bruit de la vie ne l'effraie plus. « La vie est un vaste atelier, » où chacun, sans le savoir, forge l'âge d'or (4). C'est qu'il y a des chefs à l'atelier, des conducteurs en tête de l'armée, des entraîneurs pour l'assaut : ce sont les *Pères de la pensée ;* « ils valent bien les Pères de l'Eglise », qui prêchaient la *Cité de Dieu* (5). Ils font la cité de l'humanité, où elle se groupera plus unie « autour d'une clarté plus pure (6) ». Eux-mêmes, peuvent souffrir ; mais ils ont cette consolation d'éclairer la route et d'avoir les yeux pleins de lumière. « La pensée est semblable au compas, qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa

(1) Discours de réception à l'Académie française, *Journal*, p. 286.

(2) *Journal*, p. 41.

(3) Discours de réception à l'Académie française. *Journal*, p. 319, cf. encore *Journal*, p. 42 : « L'humanité fait un interminable discours dont chaque homme illustre est une idée. »

(4) Poèmes à faire : Chant d'ouvriers, *Journal*, p. 251.

(5) Id. : Les Pères, *Journal*, p. 235-6.

(6) *Stello*, p. 288.

seconde branche décrive un cercle éloigné. L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas, mais la ligne que l'autre branche a décrite reste à jamais gravée pour le bien des races futures (1). »

Ainsi « les sociétés avancent » et elles avancent vers le mieux (2). Un « besoin universel de choses sérieuses (3) » rapproche l'humanité, et chaque jour davantage, de l'idéal des penseurs. Non seulement « la dignité de l'homme moderne » se réfugie « dans la pensée (4) », mais la pensée prend dans le monde une « dignité croissante (5) », et l'Intelligence devient la « Reine du monde (6) ». Le livre est tout-puissant (7).

(1) Poèmes à faire : Le Compas ou la Prière de Descartes, *Journal*, p. 240 ; cf. *id.*, p. 42.

(2) Le More de Venise, Lettre à lord *** du 1er novembre 1829 ; *Théâtre*, II, p. 93.

(3) Chatterton, Dernière nuit de travail, *Théâtre*, I, p. 22.

(4) Lettre à Edgar Quinet du 27 août 1844, *Correspondance*, p. 115.

(5) De Mademoiselle Sedaine et de la propriété littéraire, *Stello*, p. 332.

(6) Lettre au prince Maximilien-Joseph de Bavière du 17 septembre 1839, *Correspondance*, p. 84.

(7) L'Esprit pur, *Poésies*, p. 266 :

Aujourd'hui c'est l'*Ecrit*,
l'écrit universel, parfois impérissable, etc.

« Les rois font des livres à présent, tant ils sentent bien que le pouvoir est là (1) », mais les vrais rois, ce n'est plus eux, ce sont les conducteurs d'esprits, « rois qui n'en ont pas le nom, rois sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, et qui, leur mission remplie, disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement (2). » Grâce à eux, « la cause de l'intelligence » triomphe (3), le « règne de l'Esprit » approche : il est déjà arrivé. Le nouveau *Saint-Esprit* descend sur l'humanité pour la régénérer (4) ; la conscience se refait par la Science (5), la guerre disparaît devant elle (6), le « drapeau de

(1) *Journal*, p. 74.

(2) Lamennais, épigraphe du chapitre xx de *Cinq-Mars*, II, p. 79.

(3) Lettre à Guillaume Pauthier du 17 mai [1828], *Correspondance*, p. 14.

(4) L'Esprit pur, *Poésies*, p. 266 :

> Ton règne est arrivé, pur Esprit, roi du monde !
> . . . .
> Colombe au bec d'airain, visible *Saint-Esprit*.

(5) Les Oracles, Post-scriptum, *Poésies*, p. 205.

(6) *Servitude et grandeur militaires*, p. 11, 82, 263 : « Le temps où les armées et la guerre ne seront plus, et où le

l'intelligence » remplace tous les drapeaux surannés (1), l'Europe pensante étend partout sa loi juste, impassible et divine (2), le pouvoir se range du côté de la Vérité (3), il s'établit à travers le monde, à l'image de la république des lettres (4), une sainte république des esprits (5), où les « Lévites » du « sanctuaire » laisseront entrer une foule peu à peu purifiée (6). Et le rêve du penseur ne

globe ne portera plus qu'une nation unanime enfin sur ses formes sociales... — La philosophie a heureusement rapetissé la guerre ; les négociations la remplacent ; la mécanique achèvera de l'annuler par ses inventions, » etc.

(1) Lettre à Louis Ratisbonne du 16 février 1862, *Correspondance*, p. 341.

(2) La Sauvage, *Poésies*, p. 213.

(3) *Stello*, p. 277.

(4) *Id.*, p. 288-9 : « La République des lettres est la seule qui puisse jamais être composée de citoyens vraiment libres, car elle est formée de penseurs isolés, séparés et souvent inconnus les uns aux autres ; » cf. surtout l'*Essai sur la République des Lettres*, dont il reste le début : « Depuis que la pensée a trouvé son expression dans la parole, et la parole sa durée dans les écrits ; depuis surtout que l'imprimerie a commencé de l'étendre et perpétuer, il s'est formé de générations en générations un Peuple au milieu des Peuples, une Nation élue par le Génie au milieu des Nations, et qui, semblable à la sainte famille des Lévites, conserve à chacun des âges le Trésor séculaire de ses idées. » (*Les Lettres*, 6 mars 1906, p. 86.) Vigny est un très pur et très noble type « d'intellectuel ».

(5) La Flûte, *Poésies*, p. 231 :

La sainte égalité des esprits du Seigneur.

(6) Discours de réception à l'Académie française, *Journal*, p. 283.

s'arrête pas là. Il devient audacieusement céleste. Il entrevoit le jour où, l'Esprit, ayant tout conquis, la souffrance et le péché disparaîtront devant lui. Le bien tuera le mal. Eloa sauvera Satan. L'Enfer sera aboli par la vertu toute-puissante de l'amour et de la pitié, et l'ange du mal entendra « une voix ineffable lui prononcer ces mots : tu as été puni pendant le temps ; tu as assez souffert, puisque tu fus l'ange du mal. Tu as aimé une fois ; entre dans mon éternité : le mal n'existe plus » (1).

Stello achève ainsi par une admirable évolution de s'opposer au Docteur-Noir, et le cœur de contredire la raison dans cette bataille des Idées (2). Le Docteur-Noir disait : « Nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-mêmes, en nous figurant que quelque chose existe (3). » Et Stello lui

(1) Poèmes à faire : Satan sauvé, *Journal,* p. 260.

(2) « Quel est ce Stello ? Quel est ce Docteur-Noir ?... Stello ne ressemble-t-il pas à quelque chose comme le *sentiment ?* Le Docteur-Noir à quelque chose comme le *raisonnement ?* Ce que je crois, c'est que, si mon cœur et ma tête avaient entre eux agité la même question, ils ne se seraient pas autrement parlé. » (*Stello,* p. 295.)

(3) *Journal,* p. 141.

répond par la bouche de Gratry : « Il est faux qu'il n'y ait rien, il est vrai qu'il y a quelque chose. Il est faux que l'être ne soit pas, il est vrai que l'être est. La négation radicale est fausse, l'affirmation radicale est vraie (1). » « Le Docteur-Noir est le côté humain et réel de tout. Stello a voulu voir ce qui devrait être, ce qu'il est beau de croire et d'espérer. C'est le côté divin (2). » Et c'est dans la lutte de ces « divins » espoirs du cœur contre les constatations douloureuses imposées par la réalité que s'est usée la pensée de Vigny.

(1) Lettre du P. Gratry à Alfred de Vigny du 16 juillet 1862, publiée par le Dr Cabanès, *Mercure de France*, art. cit., décembre 1900, t. XII, p. 714.

(2) *Journal*, p. 177.

III

L'ART

Son art est travaillé par les mêmes incertitudes, je veux dire que les contradictions de sa vie et de sa pensée y ont leur prolongement et en font la rareté. S'il avait été docile à l'impulsion de son tempérament, s'il avait suivi jusqu'au bout, comme il le prétendait, « le chemin de fer en ligne droite » qu'il avait dans la tête (1), il aurait résolu le problème de l'art en le supprimant, car là encore, pour son idéalisme aristocratique, seul le silence eût été « grand » (2).

Très vite l'histoire de son art fut l'histoire d'une déception :

> Où donc est la beauté que rêve le poète ?

se demandait-il.

> Aucun d'entre les arts n'est son digne interprète (3).

(1) *Journal*, p. 34.
(2) La mort du Loup, *Poésies*, p. 225.
(3) Fragment d'un poème sur le *Déluge*, non reproduit dans l'édition des *Poèmes* de 1826, *Le Mercure du XIX[e] siècle*, t. XI, novembre 1825, p. 197-9. Le morceau est intitulé : *La beauté idéale*.

Et déjà il en cherchait un autre, qui eût été la synthèse de tous, à la fois peinture, musique et poésie, « triple lyre, instrument inconnu », qui aurait traduit son rêve en une langue nouvelle,

semblable aux chants divins des astres de
[Platon (1).

Rêve « astral », en effet ! Tout effort artis-

Où donc est la beauté que rêve le poète ?
Aucun d'entre les arts n'est son digne interprète ;
et souvent il voudrait, par son rêve égaré,
confondre ce que Dieu pour l'homme a séparé...
Il voudrait ajouter les sons à la peinture
A son gré, si la Muse imitait la nature,
les formes, la pensée et tous les bruits épars
viendraient se rencontrer dans le prisme des arts,
centre où de l'univers les beautés réunies
les bruits et les couleurs de la terre et des cieux,
le charme de l'oreille et le charme des yeux,
le réveil des oiseaux, la chanson virginale,
la perle et le rayon de l'aube matinale,
la gémissante voix des soupirs de la nuit,
le nuage égaré sur le torrent conduit, etc., etc.
. . . .
Descends donc, triple lyre, instrument inconnu,
o toi ! qui parmi nous n'est pas encore venu,
et qu'en se consumant invoque le génie.
Sans toi point de beauté, sans toi point d'harmonie,
musique, poésie, art pur de Raphaël,
vous deviendrez un Dieu..., mais sur un seul autel !

(1) *Id.*, id., p. 198 ; cf. encore Lettre au prince Maximilien-Joseph de Bavière du 17 septembre 1839, *Correspondance*, p. 85 : « Pour trouver l'expression juste des *chants intérieurs* de sa pensée, il fallut bien que chaque poète commençât par *se faire une lyre.* »

tique lui rendait plus douloureusement consciente l'insuffisance de tout art, et le ramenait à la fois plus découragé et plus amoureux près de sa divine chimère.

Vivant de plus en plus au dedans de soi, chérissant son rêve plus que « tout ce qu'on aime dans le monde réel (1) », — quelle écriture eût pu transposer sur le papier les dessins mystérieux qui se combinaient dans son esprit ? Quels mots, même les plus diaphanes, n'eussent pas trahi et défiguré la parole intérieure dont il s'enchantait ? C'est donc un vrai cri de l'âme que cette affirmation : « le silence est la poésie même pour moi (2) » ; et il n'y a nulle ironie, nulle compassion factice, mais un sentiment profond, et plus d'une fois vécu, dans ce discours aux sourds-muets :

Vous êtes plus heureux que Milton et qu'Homère,
vous voyez la nature et pouvez y rêver,
sans craindre que jamais la parole vulgaire
ose par votre oreille à votre âme arriver.

(1) Discours de réception à l'Académie française, *Journal*, p. 287.

(2) Fragment inédit cité par Paléologue, op. cit., p. 80.

Le silence éternel est votre tabernacle
et votre esprit n'en sort que selon son désir (1).

Il aurait voulu pouvoir présenter aux esprits les vérités adorables qu'il portait en lui, mais les présenter toutes seules dans leur pure nudité (2). « Eh quoi ! disait-il, ma pensée n'est-elle pas assez belle par elle-même pour se passer du secours des mots et de l'harmonie des sons (3) ! » Forte et noble comme il la sentait, il souffrait de l'altérer ou de la mutiler, pour la faire passer dans les phrases. « Lorsqu'on fait des vers en regardant une pendule, disait-il encore, on a honte du temps que l'on perd à chercher une rime qui ait la bonté de ne pas trop nuire à l'Idée (4). » Il rêvait d'un art où la pensée eût été tout et la forme rien, où l'Idée se serait exprimée, non pas par la grossière écriture, non pas même par la parole trop grossière encore à son gré, mais dans cette

(1) Aux sourds-muets, *Journal*, p. 273.

(2) Lettre à Mlle Maunoir du 10 août 1852, *Revue de Paris*, 15 septembre 1897, p. 318.

(3) Fragment inédit, cité par Paléologue, op. cit., p. 80.

(4) Id., *id.*, p. 79.

« langue céleste que rien, ici-bas, ne nous fait deviner, si ce n'est l'amour et la prière (1) ».

Pour lui, écrire sa pensée était une douleur et un abaissement, parce que l'écrire c'était la matérialiser, et en quelque façon l'agir. « Le penseur, affirmait-il, est bien supérieur à l'homme d'action en ce qu'il vit dans ses idées, règne par les idées, les présente toutes nues, pures des souillures de la vie, et ne leur devant rien (2). » Mais un tel penseur est le penseur muet ; et, pour jouer avec les Idées, sans jouer avec les actions, il faut jouer silencieusement ; toute parole, toute écriture est une action ; c'est aussi, et plus encore, un compromis avec l'odieuse matière : le musicien qui essaie de traduire sur sa flûte la mélodie imprécise qui flotte en lui, rencontre la résistance de l'instrument. L'âme éprouve une fois de plus « l'indigence » du corps, son compagnon (3), et retrouve avec irritation

(1) Lettre à Miss Hamilton, du 24 juin 1839, *Correspondance,* p. 81.

(2) Le More de Venise, Lettre à lord *** du 1er novembre 1829, *Théâtre,* II, p. 77.

(3) La Flûte, *Poésies,* p. 230.

jusque dans le Royaume de l'Esprit, cette matière tenace dont elle essayait de s'affranchir. Le poète qui veut dire sa poésie doit connaître le labeur de l'ouvrier, devenir un *artisan de la parole* (1), faire la chasse aux syllabes et aux sons qui se refusent à lui, et asservir l'Idée avant d'en faire une libératrice. On peut dire de Vigny sans paradoxe que ses plus rares visions ne se sont jamais précisées en des poèmes écrits, et qu'elles sont restées closes dans la citadelle du rêve, parce que nulle forme n'était assez docile, assez immatérielle pour les faire naître à la vie extérieure : « Je ne veux pas les écrire, avouait-il lui-même, ni les dire non plus... Je les garde en moi-même, je les regarde dans le miroir de mon imagination, je les y contemple, je leur souris, et puis je ferme les yeux et je me tais (2). »

Sa fierté de gentilhomme lettré l'invitait

(1) Discours de réception à l'Académie française, *Journal*, p. 283.

(2) Lettre à une jeune fille (Mlle A. Delvigne) du 27 juin 1858, *Correspondance*, p. 306-7 ; cf. encore ce fragment inédit, cité par Dorison, *Alfred de Vigny et la poésie politique, op. cit.*, p. 178 : « Poésie est beauté suprême des choses et contemplation idéale de cette beauté. »

aussi à la contemplation stérile. Ce passionné de la beauté (1) craignait de la desservir en la faisant connaître. Sa pudeur d'amant secret se refusait à la commettre avec la foule, parce que la foule est nécessairement *commune* (2). Quand par hasard il prenait contact avec le public et qu'il sentait autour de lui cette profondeur de vulgarité, il rougissait d'avoir écrit lui-même « pour de tels Gaulois (3) ». Il voulait être un *Père de la pensée* (4), il en était surtout un *Prince*. Autour de lui, il voyait ses anciens amis du *Cénacle* en quête de gros succès et de célébrités tapageuses. Mais il se sentait « peu d'estime pour cette recherche ardente de la popularité (5) ».

Autant il avait le respect religieux du livre grave et fort, autant il méprisait les feuilles

(1) Lettre à Guillaume Pauthier du 17 mai 1828, *Correspondance*, p. 15.

(2) Chatterton, Dernière nuit de travail, *Théâtre*, I, p. 20.

(3) Lettre citée à Guillaume Pauthier, p. 15 ; cf. encore une lettre au Directeur de la *Revue des Deux Mondes* du 30 août 1835, *Correspondance*, p. 62 : « Il est triste de parler pour ceux qui ne savent pas entendre, et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire. »

(4) Poèmes à faire : les Pères, *Journal*, p. 235.

(5) Lettre au prince Maximilien-Joseph de Bavière du 17 septembre 1839, *Correspondance*, p. 90.

grossières qui ne sont pas des livres et dont la multitude s'amuse un instant. Bien loin de se soumettre à son goût *toujours médiocre*, il entendait « lutter corps à corps avec elle et se la soumettre (1) », rester tout en haut de son Sinaï, ne jamais redescendre dans « la plaine », mais attirer à soi les esprits les plus distingués par la grâce victorieuse de l'Idée (2). Comme Racine, à qui il savait tant de gré « de n'avoir laissé de lui, pas une platitude de circonstance..., pas un madrigal honteux, pas une fadeur (3) », il travaillait « sans dégrader sa pensée et ne faisait que des œuvres d'art (4) ». Pauvre, il résistait aux sollicitations des éditeurs ; et, sachant pourtant que la multitude seule peut « multiplier le salaire » (5), il restait dans la société « des grands maîtres » et se complaisait dans le culte solitaire d'une beauté lointaine et ignorée (6).

(1) Id., *id.*, p. 89.
(2) Id., *id.*, p. 90.
(3) *Journal*, p. 178.
(4) *Id.*, Sur soi-même, p. 149.
(5) Chatterton, dernière nuit de travail, *Théâtre*, I, p. 20.
(6) Lettre à Mlle Maunoir du 24 mars 1851, *Revue de Paris*, 15 septembre 1897, p. 312 : « Ce n'est pas seulement des

De toutes les compositions qu'ébauchait son esprit toujours en travail, il ne voulait achever « que les plus grandes et les plus pures (1) ». Refusant de « faire entrer le public dans la confidence de ses hésitations (2) », il laissait en portefeuille de pré-

éditeurs qu'il faut s'occuper d'abord et des moyens d'exposer son tableau au musée, mais de ce qu'en penseront les grands maîtres. Il faut se former dans l'ombre un talent original, etc. » ; cf. encore lettre à Brizeux du 2 août 1831, *Correspondance*, p. 47 : « Il *(Cinq-Mars)* me donne plus de renom qu'*Eloa*, qui me semble d'une nature plus *rare*... Je fis depuis ce que j'ai fait toujours : des esquisses, qui font mes délices, et du milieu desquelles je tire de *rares tableaux*. »

(1) Lettre citée au prince de Bavière, *Correspondance*, p. 91 : « J'avoue, je n'aime pas qu'on publie toutes ses idées, comme un peintre qui ferait des tableaux de toutes ses esquisses ; j'aime qu'on laisse en portefeuille les plus ordinaires, pour ne donner à l'avenir que les plus grandes et les plus pures compositions. »

(2) Lettre inédite à l'éditeur Charpentier du 13 décembre 1859, publiée par J[ules] C[ouet], *Journal des Débats*, 18 février 1907 : «... J'ai craint pour vous (pour la revue *Le Magasin de Librairie*), pendant plusieurs mois, l'abus des manuscrits inédits. Il faut, pour ces choses, de grands ménagements. Il y a bien des auteurs qui poussent très avant un livre qui les occupe, mais qui, tout en le formant, le condamnent à mort dans leur cœur. Ils reconnaissent ses défauts ou ses dangers et ne l'achèvent que poussés par un mouvement tout semblable à celui de la locomotive, qui, sachant qu'elle va s'arrêter, glisse encore longtemps en avant par un mouvement expirant. Tout est écrit, mais tout est condamné à l'oubli ; et, si l'auteur ne déchire pas le manuscrit, c'est qu'il pense que telle pensée peut s'y trouver, ou telle page inspirée, ou tels beaux vers qui ne seront pas déplacés dans un autre livre. — Puis la mort le surprend, et ce qu'il avait enseveli, l'amitié ou la piété des parents le déterre. C'est souvent une imprudence. On détruit

cieuses esquisses, dont tout autre, moins désintéressé, eût réalisé tôt ou tard la valeur commerciale, et il pratiquait lui-même dans son œuvre les retranchements de l'avenir (1). Sa maxime : « l'art est la vérité choisie (2) » n'était pas seulement chez lui une règle d'esthétique, elle était encore pour cet aristocrate une règle de vie. N'écrivait-il pas avant tout pour « se soulager » lui-même ? Peu lui importait que ses poèmes fussent ou non imprimés (3), qu'un public indifférent fît une moue dédaigneuse devant une beauté qu'il ne pouvait pas comprendre. « Rien ne saurait me ravir, pensait-il, le bonheur de chanter

ainsi les mérites de la sévérité de goût qu'il exerçait sur lui-même, et l'on fait entrer le public dans la confidence de ses esquisses et des hésitations de son pupitre que le monde devait ignorer... »

(1) Lettre citée au prince de Bavière, *Correspondance*, p. 91.

(2) *Journal*, p. 40.

(3) Lettre au marquis de La Grange du 24 novembre 1843, *Correspondance*, p. 111 : « J'en fais d'autres encore (des poèmes) ; qu'ils soient imprimés ou non, cela m'importe peu. Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits ; » cf. encore lettre à la vicomtesse du Plessis du 11 mars 1852, *Correspondance*, p. 231 : « Je ne suis point pressé de publier, et j'écris toujours ; mais le public n'a pas besoin qu'on lui donne régulièrement des morceaux de papier imprimés, et je n'aime pas les écrivains qui se mettent en coupe réglée, comme un bois de chêne. »

juste et d'écouter les beaux chants sans musique de notre langne (1). »

Mais cet égotisme d'esthète ne pouvait suffire à Stello. Sa confiance dans la vertu régénératrice de l'Esprit lui faisait un devoir de descendre à la foule et de la vivifier par son contact. Il aurait, d'ailleurs, épuisé ses forces dans une méditation perpétuelle qui ne se serait pas extériorisée, et il sentait « la nécessité d'entrer dans l'action (2) ». Malgré les indignations ironiques du Docteur-Noir, il éprouvait le noble « orgueil et l'ambition de l'universalité d'esprit » ; il ne parvenait pas à se « détacher complètement du profane vulgaire ;... las de se contempler, de se replier sur soi-même, de vivre de sa propre essence et de s'en nourrir pleinement et glorieusement dans sa solitude, il cédait à l'attraction des choses extérieures, il se quittait lui-même... et s'abandonnait au souffle grossier des événements communs (3) ». Vainement le Docteur-Noir lui prêchait *l'inutilité*

(1) Lettre à Louis Ratisbonne du 2 janvier 1858, *Correspondance*, p. 301.

(2) Fragments de mémoires, *Journal*, p. 229.

(3) *Stello*, p. 144-5.

des arts à l'état social (1), Stello entrevoyait le rôle social de l'art, de cet « Art céleste..., qui porte les malheureux mortels à la loi impérissable de l'*Amour* et de la *Pitié* » (2). Après la « soirée (3) » d'*Othello* qui n'était et ne voulait être qu'une manifestation d'art pur (4), Vigny semblait s'être promis à lui-même de ne jamais produire sa pensée au théâtre, parce que « l'art de la scène appartenait trop à l'action pour ne pas troubler le recueillement du poète (5) ». Mais, pris lui-même dans la mêlée sociale, pris par l'amour révélateur du Vrai et du Juste (6), il cédait à la tentation de l'action : « Surprenant

(1) *Id.*, p. 269.

(2) *Id.*, p. 275.

(3) Le More de Venise, Lettre à Lord** du 1er novembre 1829, *Théâtre*, II, p. 69, 70.

(4) Id., *id.*, II, p. 91 : « Je n'ai rien fait, cette fois, qu'une œuvre de forme. Il fallait refaire l'instrument (le style) et l'essayer en public avant de jouer un air de son invention. »

(5) Id., *id.*, II, p. 73 : « Il est possible qu'après avoir touché... cette orgue aux cent voix qu'on appelle théâtre, je ne me décide jamais à le prendre pour faire entendre mes idées. L'art de la scène appartient trop, etc. ; » cf. encore dans une note datée de 1855 son irritation contre Lamartine qui, dans des vers à la Ristori, avait proclamé le Drame la forme supérieure de la poésie. (*Les Lettres*, juin 1906, p. 283-4.)

(6) *Servitude et grandeur militaires*, p. 267.

dans la foule des mouvements et des transports » idéalistes qui atténuaient pour elle son instinctif mépris (1), il sentait en lui la confiance se refaire pour « un public, dont il avait trop douté (2) » ; il surmontait « sa répugnance pour le théâtre (3) », et mettait sur la scène les « idées de ses livres (4) ». Toute cette prédication théâtrale est dans l'art de Vigny une courte et généreuse fantaisie de Stello (5), comme dans la vie solitaire du Maine-Giraud la profession de foi aux électeurs.

Le conflit de Stello et du Docteur-Noir se

(1) Lettre à Louis Ratisbonne du 2 janvier 1858, *Correspondance*, p. 301.

(2) Lettre à Brizeux du 21 février 1835, *id.*, p. 58.

(3) Lettre à Mme Dorval du 14 février 1841, *id.*, p. 98.

(4) « Etait-ce une grande gloire que de mettre au théâtre une idée de l'un de mes livres ? C'était pour toi, tu l'as oublié. » (A Mme Dorval, Lettre du 8 avril 1845, *Correspondance*, p. 59.)

(5) La production théâtrale de Vigny se renferme entre les années 1829 et 1835 (Du *More de Venise* à *Chatterton*). Nous savons cependant qu'il avait composé ou entrepris beaucoup de tragédies et une grande comédie en vers sur Regnard (Lettre à Brizeux du 2 août 1831, *Correspondance*, p. 47, Louis Ratisbonne, Préface du *Journal d'un poète*, p. 21). Mais, de tout cela, comme des nombreux romans historiques qu'il avait commencés, rien ne fut par lui publié : la fantaisie de Stello était passée, et cette littérature était trop voisine de l'action.

retrouve donc ici, comme dans sa pensée et dans sa vie. Il se traduit du reste, merveilleusement dans cette œuvre même de *Stello,* où l'art paraît se moquer de soi, tout en jouissant de sa propre virtuosité, et où les prédications sociales ont un délicieux envers d'ironie. Mais de ce conflit précisément sortit un art nouveau. « Si l'art est une fable, » disait Vigny dans l'avant-propos de *La Maréchale d'Ancre,* « il doit être une fable philosophique (1). » De plus en plus il en fit une fable symbolique. Déjà dans ses romans et dans son théâtre, ce serait un lourd contresens de s'intéresser aux seules aventures ou anecdotes qui semblent y occuper le premier plan. « L'*Idée* y est tout ; le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'Idée (2). » Quoiqu'en dise le sous-titre, *Cinq-Mars* n'est point le récit d'une « conspiration sous Louis XIII ». C'est le conflit « des trois sortes d'ambitions qui nous peuvent remuer, et, à côté d'elles, la beauté du sacrifice de soi-même

(1) *Théâtre,* p. 159.

(2) Réflexions sur la vérité dans l'art, *Cinq-Mars,* I, p. 18.

à une généreuse pensée (1) ». Sans le savoir, les personnages du drame humain sont les illustrations d'une Idée qui les domine, « les symboles d'une haute pensée (2) ». « La vie de tout homme célèbre a un sens unique et précis, visible surtout et dès le premier regard, pour ceux qui savent juger les choses du passé... Le sang d'Auguste de Thou a coulé au nom d'une *Idée* sacrée et qui demeurera telle tant que la religion de l'honneur vivra parmi nous (3) ». Le poète qui s'empare de l'histoire pour en extraire le symbole inconscient, la refait ou plutôt la repense suivant une « vérité toute belle, toute intellectuelle (4) », suivant l'Idée supérieure et directrice, dont cette histoire n'est que l'incomplète réalisation. Il fera mourir Concini sur la borne même où fut assassiné Henri IV, pour montrer l'immanente justice de la vie (5) ; il fera tuer le capitaine Renaud par un enfant de quatorze ans pour expier le meurtre involontaire du

(1) Id., *id.*, p. 10.
(2) Id., *id.*, I. p. 17.
(3) *Cinq-Mars*, notes, II, p. 290.
(4) Réflexions sur la vérité dans l'art, *Cinq-Mars*, I. p. 12.
(5) La Maréchale d'Ancre, Avant-propos, *Théâtre*, I, p. 159.

jeune Russe de quatorze ans (1). Partout, il laissera entrevoir à l'observateur subtil la Destinée, maîtresse de l'homme, le conduisant « d'un pas très sûr à ses fins mystérieuses (2) ».

L'œuvre tout entière de Vigny n'est donc qu'une suite de pensées choisies enveloppées d'un vêtement décent (3) ; ce sont des symboles parés de noblesse, d'une noblesse d'autant plus raffinée que le rêve s'y distille en des flacons plus menus. Aussi, c'est dans le symbolisme de ses poèmes, si précieux, si travaillés et pourtant si riches de pensées fortes qu'il a su le mieux concilier son goût du rare et son besoin d'apostolat. Epris en aristocrate et en esthète « à la fois des détails savants de l'élocution et des formes du dessin le plus pur », il a aimé en démocrate intellectuel « à renfermer dans ses compositions l'examen des questions sociales et des doc-

(1) *Servitude et grandeur militaires,* p. 243 et 253.

(2) La Maréchale d'Ancre, Avant-propos, *Théâtre,* I. p. 159.

(3) Je choisirai dans mes souvenirs ceux qui se présentent à moi comme un vêtement assez décent et d'une forme digne d'envelopper une pensée choisie. » (*Servitude et grandeur militaires,* p. 31.)

trines psychologiques (1) » ; et, servi cette fois par les contradictions de sa nature, plus heureux que dans ses rêves de jeune poète (2), il a créé l'art nouveau qu'il cherchait, un art à lui, « expression pure de son sentiment, de son caractère, de sa vie, enfin de son être tout entier (3) », un art inconnu jusque-là, d'une beauté cristalline et sans couleur, où les mots, résistants et transparents tout ensemble, taillés pour ainsi dire dans de l'esprit concentré et solidifié, laissent filtrer à travers leurs facettes inaltérablement polies la flamme profonde des pensées :

Diamant sans rival,
qui conserve si bien leurs splendeurs conden-
[sées (4) !
. . . .
Oui, de ce qui survit aux nations éteintes,
c'est lui le plus brillant trésor et le plus dur (5).

Dans ces veilles studieuses et souvent

(1) Discours de réception à l'Académie française, *Journal*, p. 317-8.
(2) Cf. plus haut, p. 60-61, n., le fragment cité sur *la Beauté idéale*.
(3) Lettre à Mlle Maunoir du 24 mars 1851, *Revue de Paris*, 14 septembre 1897, p. 312.
(4) La Maison du Berger, *Poésies*, p. 191.
(5) Les Oracles, Post-scriptum, *id*., p. 206.

tristes, il a ciselé ainsi quelques rares diamants, et, berger de l'humanité, il les a enchâssés au toit de sa maison roulante, pour illuminer, derrière lui et au loin, les foules tardives qui cheminent incertaines et lentes vers la lumière (1).

(1) La Maison du Berger, *Poésies*, p. 191 2.

IV

De cet art à la fois hautain et fraternel, de cette pensée qui cherche son repos, de cette vie s'évadant tristement vers l'idéal, nul discours ne saurait mieux décrire les belles et douloureuses fluctuations que l'histoire très simple, écrite en vers forts et denses, où il a lui-même amoureusement enfermé le symbole de tout ce qu'il était et de tout ce qu'il rêvait. L'histoire s'appelle la *Bouteille à la mer* (1).

Amoureux de science et d'inconnu, un « grave marin » a lancé son vaisseau sur des mers inexplorées. Il a découvert un passage dangereux, où le courant sera toujours mortel à ceux qui le tenteront. Il l'a relevé sur ses cartes et soigneusement décrit dans son journal de voyage, pour faire œuvre d'homme, pour travailler au progrès commun, pour rendre la route plus facile et plus sûre à ceux qui le suivront. Mais lui-même, première victime du courant, est emporté par le tourbil-

(1) *Poésies*, 239-249.

lon. Le vaisseau va sombrer, l'océan est désert, la mort est proche.

> Son sacrifice est fait, mais il veut que la terre
> recueille du travail le pieux monument.
> C'est le journal savant, le calcul solitaire,
> plus rare que la perle et que le diamant.
> C'est la carte des flots faite dans la tempête,
> la carte de l'écueil qui va briser sa tête,
> Aux voyageurs futurs, sublime testament.

Pourtant, au milieu de l'orage aveugle et fou, qui « le roule en sa course », il sent le doute lui monter au cœur, le doute amer, presque la malédiction. Il se demande si son travail n'a pas été vain, s'il ne s'est pas laissé prendre à son dévouement comme au piège ironique d'une sirène, et il essaie de se recueillir dans le dédain final.

> Il se croise les bras dans un calme profond.
> Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
> les méprise en sachant qu'il en est écrasé,
> soumet son âme au poids de la matière impure,
> et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.

Qu'importe ! il fera son devoir : Vieille habitude de marin ou dernière lueur de foi,

> il ouvre une bouteille et la choisit très forte ;

il y renferme pieusement son journal, disant avec un sourire demi-confiant, demi-sceptique :

Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu !

Mais, au moment de jeter la bouteille dans le tournoiement des vagues, la lumière se fait en lui, et l'acte de foi ramène la foi.

Il lance la bouteille à la mer et salue
les jours de l'avenir qui pour lui sont venus...
Il sourit en songeant que ce fragile verre
portera sa pensée et son nom jusqu'au port,
. . . .
que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
de perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées,
et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

Sa foi d'ailleurs ne l'a pas trompé : la bouteille errante a d'abord et longtemps vogué solitaire sur l'infini des eaux :

un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides

l'ont poussée sur les côtes de France : un pêcheur l'a prise dans ses filets, et la Science dans ses trésors.

Vigny est tout entier dans cette histoire

symbolique. Lui aussi, il a voulu travailler pour l'humanité, mais sans parvenir à s'y mêler, et il est resté solitaire dans sa vie, comme le marin sur son vaisseau. Il a voulu, loin de la foule, s'enfuir sur la mer libre, dans la sainte solitude des Idées ; et la mer lui a été inclémente, il a souffert tous les assauts des flots hostiles, senti sur son âme inquiète « le poids de la matière impure (1), » et il a disparu lentement dans le tourbillon chaque jour resserré de la douleur. Et puis, les Idées, qu'il aimait d'amour, ne lui ont pas donné la sérénité heureuse et la robuste foi qu'il y croyait trouver. Il a vu de partout « l'homme spiritualiste étouffé par la société matérialiste (2), » comme le navigateur par les vagues lourdes ; et, bien des fois, cette Science en laquelle il plaçait son espoir, cette Pitié, où il pressentait une révélation, lui parurent des chimères plus subtiles, plus séduisantes que les autres, mais tout aussi vainement séductrices.

(1) La Bouteille à la mer, *Poésies*, p. 240.

(2) Chatterton, Dernière nuit de travail, *Théâtre*, I, p. 23.

O superstitions des amours ineffables, [voix,
murmures de nos cœurs, qui nous semblez des
calculs de la Science, ô décevantes fables !
pourquoi nous apparaître en un jour tant de
[fois ?
Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des
[pièges ?
espérances roulant comme roulent les neiges,
globes toujours pétris et fondus sous nos
[doigts (1) !

Et, songeant alors à tous ceux qui s'étaient, avant lui, laissé prendre à ce noble piège, essayant lui-même d'y échapper, — il se donnait comme maxime de conduite : « Avoir toujours présentes à la pensée les images choisies entre mille de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier, parce que ces trois jeunes ombres nous crieront toujours ceci : le poète, le penseur ont une malédiction sur leur vie (2). » Pour nous soustraire à cette malédiction, enveloppons-nous de silence, et dépassons-la de tout notre mépris.

« Il était écrit (3) » qu'il ne resterait pas

(1) La Bouteille à la mer, *Poésies,* p. 244.
(2) *Stello,* p. 290.
(3) Les Destinées, *Poésies,* p. 182.

emprisonné dans ce mutisme de grand seigneur, exilé volontaire de la vie. On lui avait prédit dans son enfance « qu'il serait un grand saint et qu'il bâtirait une église » (1) : Il la bâtit, et ce fut un temple au « Saint-Esprit » (2). Cédant à l'obscur travail de la foi qui se faisait en lui, il devait peu à peu s'abandonner sans arrière-crainte à tous ses espoirs, et

> de l'œuvre d'avenir saintement idolâtre,
> oublier Chatterton, Gilbert et Malfilâtre (3).

Dès lors, la souffrance peut venir, quelque torturante, et injuste, et stupide qu'elle soit ou qu'elle puisse paraître. Tout peut manquer autour de lui : il s'isole et n'attend d'assistance

> que de la forte foi dont il est embrasé (4).

La vision radieuse de l'avenir lui fait oublier la douleur du présent.

> Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
> glaces et tourbillons de notre traversée !

(1) Lettre à la vicomtesse du Plessis du 30 juillet 1848, *Correspondance*, p. 141.

(2) L'Esprit pur, *Poésies*, p. 266.

(3) La Bouteille à la mer, *id.*, p. 239.

(4) Id., *id.*, p. 240.

Sur la pierre des morts croît l'arbre de gran-
. . . . [deur.
Cet arbre est le plus beau de la terre promise ;
c'est votre phare à tous, penseurs laborieux !
Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la
[brise
pour tout trésor scellé du cachet précieux.
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine.
Dites en souriant comme ce capitaine :
qu'il aborde, si c'est la volonté des dieux !
Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des Idées.
Sur nos fronts, où le germe est jeté par le sort,
répandons le savoir en fécondes ondées ;
puis, recueillant le fruit, tel que de l'âme il sort,
tout empreint du parfum des saintes solitudes,
jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
Dieu la prendra du doigt pour la conduire au
[port (1).

Jadis, quand il racontait la fin tragique de la *Frégate « la Sérieuse »* (2), à peine une larme furtive et vite refoulée lui montait aux yeux (3) ; il s'enfermait tristement dans son

(1) Id., *id.*, p. 249.

(2) La Frégate « la Sérieuse », XVI, Le Combat, *Poésies*, p. 155-9.

(3) Id., *id.*, p. 158 :

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
un mouvement honteux ; mais bientôt l'étouffant, etc.

honneur hautain, comme la frégate s'enfonçait dans la mer ; et il disait tout cet héroïsme inutile, tout cet engloutissement d'espérances et de gloire en des vers savants, rares, un peu secs, volontairement contenus. Ici, sur le vaisseau rasé, sur le vaisseau englouti, sur la bouteille flottant à travers l'océan, il laisse monter l'espérance joyeuse, qui déraidit et gonfle le vers, et qui donne aux dernières strophes, avec la simplicité d'une sobre émotion, les sonorités larges et triomphales d'un *Credo*.

*
* *

« *Servitude et grandeur* » a-t-il écrit sur un de ses livres : ce pourrait être aussi l'épigraphe de toute son œuvre, le mot où viendraient se résumer cette âme pascalienne, si tourmentée de contradictions, cette vie qui s'est épuisée à réaliser d'irréalisables rêves, cette pensée qui a oscillé du doute impie à la foi sereine, cet art qui a hésité entre la stérilité aristocratique et la prédication sociale.

Mais la servitude n'est qu'une apparence. Elle est comme l'envers d'une grandeur qui ne se satisfait jamais ; et c'est à la grandeur qu'appartient le dernier mot : grandeur de cette vie, si noble en sa tension un peu trop volontaire ; grandeur de cette pensée, qui n'a trouvé son apaisement qu'en des espérances illimitées ; grandeur de cet art, qui a su condenser des sentiments forts en une perfection diamantée. Socrate disait : « N'accusons pas les dieux, l'immortalité les absout. » — « Ne les accusons pas, dirait Vigny, de nous laisser souffrir sans but, de ne nous avoir dit le tout de rien, d'avoir proposé à nos aspirations un idéal fuyant, car la Bonté, car la Science, car la Beauté les absout. » Les a-t-il bénis, les a-t-il invoqués ? A-t-il trouvé en ses rêves suprêmes

la certitude heureuse et l'espoir confiant (1) ?

A-t-il «épuré sa lèvre au vase des prières» (2) ? C'est déjà l'inconnu de la tombe. Mais, si la

(1) Le Mont des Oliviers, *Poésies*, p. 235.

(2) L'Ange tombée : Mystère, fragment inédit, *Les Lettres*, 6 avril 1906, p. 162.

foi, comme il le pensait, n'est qu' « une espérance fervente (1) », il a eu foi en son œuvre, qu'il a pu léguer sans crainte à cette « jeune postérité » qu'il aimait (2) ; foi en la vie, dont il a fini par ne plus désespérer, foi surtout en la puissance, en la dignité, en la sainteté de l'Esprit, et en l'avènement prochain de son « Règne (3) ». Il s'était dit un jour : « tu t'endormiras dans le mépris divin et consolateur (4) ». La Destinée, qui l'avait tant de fois contredit, lui réservait une fin plus douce : et c'est d'une main confiante, avec à peine un demi-sourire de doute, que, lui aussi, au jour du dernier naufrage, il a « lancé la bouteille à la mer et salué les jours de l'avenir ».

(1) *Journal*, p. 169.

(2) L'Esprit pur, *Poésies*, p. 267.

(3) Id., *id.*, p. 266.

(4) Poèmes à faire : La Bombe, *Journal*, p. 252.

APPENDICE

LETTRES INÉDITES D'ALFRED DE VIGNY

Des cinq lettres inédites suivantes, les deux premières et la dernière m'appartiennent. Je dois la communication des deux autres à l'obligeance de M. Noël Charavay.

I

A AIMÉ MARTIN

Ce billet est sans date. Il est, en tout cas, postérieur à 1825, date du mariage de Vigny et antérieur à 1847, date de la mort d'Aimé Martin. On peut le placer vraisemblablement aux environs de 1840, au moment où les articles d'Aimé Martin dans le Journal des Débats, *ceux surtout qu'il consacra à l'*Esquisse d'une philosophie *de Lamennais, furent particulièrement remarqués. « Emile » est Emile Deschamps, l'ami de Vigny et son collaborateur dans la traduction de* Roméo et Juliette. *On voit par cette lettre que Vigny n'a pas toujours*

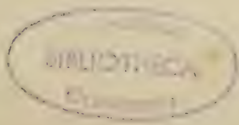
refusé les invitations avec la méprisante intransigeance des dernières années (cf. plus haut, p. 31-2 et note). En ce temps-là, plus jeune, il se résignait ; mais, sans doute, comme pour les Amants de Montmorency, *ces dîners étaient rares, distraits ; il ne les voyait pas* (1).

Je réponds dans une position toute horizontale, sur ce chiffon de papier à votre aimable billet, couché, enrhumé, dolent depuis hier, qu'il faut dimanche, non que je sois assez heureux pour m'asseoir à votre table amie, mais à un dîner étranger dans ce quartier d'où il faut que je conduise ma femme au bal. Pardonnez-moi, mon ami ; je me console en vous lisant ; vous vous êtes surpassé, et tous mes amis, Émile surtout, sont charmés de vos articles courageux et profonds.

T [out] à v [ous],
A [lfred] de V [IGNY].

Monsieur,
Monsieur AIMÉ MARTIN.

(1) *Les Amants de Montmorency, Poésies*, p. 161-2.



II

A UNE AMIE INCONNUE

Vigny était alors à Paris, garde-malade très attentif et très déférent de sa « pauvre Lydia », à qui l'émotion d'un commencement d'incendie venait d'occasionner une nouvelle rechute.

Je suis encore, hélas ! près du lit d'une incendiée, qui a mortellement souffert et que j'ai eu le bonheur de sauver en éteignant avec mes mains ces insupportables dentelles qui vous environnent toutes en vous rendant si inflammables.

Quand je ne serai plus placé entre un médecin et une garde-malade, quand je pourrai vous porter un visage serein et une conversation calme, ma première sortie sera pour vous, amie charmante dont la douceur est inaltérable.

ALFRED DE VIGNY.

27 Oct [obre] 1843. — V [endredi].

III

A M. MASGANA, ÉDITEUR

Ce billet et le suivant apportent un nouveau témoignage de l'active et efficace amitié que Vigny garda toujours à Brizeux ; cf. abbé Lecigne, Brizeux, sa vie et ses œuvres, *d'après des documents inédits, Lille, Morel, 1898, 1 vol. in-8° p. 90-95.* Marie *avait paru en 1840 (Paris, Masgana, 1 vol. in-12) ;* Les Bretons *en 1845 (Paris, Masgana, 1 vol. in-8°, 2e édition, 1846). Vigny venait d'être reçu à l'Académie Française. Dès que le comte Molé ne fut plus directeur, il assista très régulièrement aux séances. Sa première intervention académique fut en faveur de Brizeux. Il demanda pour l'auteur des* Bretons *le prix de poésie. Brizeux obtint une médaille de 2.000 francs ; cf., Lecigne,* op. cit., *p. 224-8.*

Monsieur Masgana peut-il venir me voir demain mardi à onze heures et m'apporter lui-même un exemplaire (in-8°) des *Bretons* de

M. Brizeux. Je lui dirai l'usage que j'en veux faire.

Je le prends à mon compte, bien entendu.

Mille compliments.

ALFRED DE VIGNY.

15 mars 1847.

6 — r. des Ecuries d'Artois.

IV

AU MÊME

La commission de l'Académie va faire acheter chez M. Masgana *sept* exemplaires du poème des *Bretons* de M. Brizeux. Je le prie d'y ajouter quelques exemplaires de *Marie* qui peut être considéré comme un épisode des *Bretons*.

Mille compliments.

ALFRED DE VIGNY.

25 mars 1847.

V

AU DIRECTEUR D'UNE ANTHOLOGIE

Vigny, ayant autorisé le directeur d'une anthologie à reproduire quelques-uns de ses poèmes, désira revoir lui-même le texte des

épreuves. La lettre suivante atteste une fois de plus chez lui le souci de perfection et d'exactitude matérielles qui se manifeste dans toutes ses lettres aux éditeurs. Elle met aussi en valeur, pour l'interprétation de La Bouteille à la Mer, *le caractère intellectuel et symbolique du poème.*

15 mars 1862, samedi.

Pour ne pas vous causer un jour de retard, Monsieur, je vous envoie, de mon lit, les épreuves que j'ai lues avec attention. J'en suis parfaitement satisfait et je n'y ai pu trouver que de bien légères imperfections. Je les ai indiquées et je vous prie de me faire parvenir encore la *seconde* épreuve avec le commencement des poèmes que je n'ai pas vus.

Tâchez que l'imprimerie se résigne à mes *majuscules*.

La pauvre petite *Bouteille* qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine est l'héroïne du poème autant que le brave *Capitaine*.

Croyez, Monsieur, à tous mes sentiments très dévoués. ALFRED DE VIGNY.

TABLE DES MATIÈRES

1119-07. — Imp. des Orph.-Appr., F. Blétit, 40, rue La Fontaine, Paris.


a39003

003935854b